

Œ U V R E S
D E
M. D E F L O R I A N .







Tous les genres sont bons hors le genre nouveau

THÉÂTRE ITALIEN

DE

M. DE FLORIAN,

Capitaine de dragons et gentilhomme
de S. A. S. Mgr. le duc de Pen-
thièvre; membre de l'Académie fran-
çaise, et de celles de Madrid et de
Lyon.

TOME SECOND.

C'est là tout mon talent, je ne sait s'il suffit.

LA FONTAINE, V. 1.



A PARIS;

Et se trouve à BRUXELLES,

Chez EMM. FLON, Imprimeur-Libraire,
dans la Putterie, vis-à-vis l'hôtel de
Hollande.

M. DCC. LXXXIX.



Benz. 811 (2)

MS 2

A. P. A. 1837
Das Buch ist ein Geschenk
des Herrn Prof. Dr. J. J. Müller
an die Sternwarte der Stadt Gießen
Hollstadt

M. DCCLXXXIX

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi, le mardi 14 Novemb. 1780.*

LEANOTTECOLIN

COMEDIE

DE MESSIEURS ACTRES ET ENTHOSES

Représentée pour la première fois au
Théâtre de la Comédie Française
le 17 Mars 1718.

A
D U
NIÈCE

J
E
cette
je n'at
sieur
bien
seils.
pas
faut
je sa
n'en
ne l



A MADAME
DU VIVIER,
NIÈCE DE M. DE VOLTAIRE.

MADAME,

JE vous dois l'hommage de cette comédie à plus d'un titre : j'en ai pris le sujet dans monsieur de Voltaire, et vous avez bien voulu m'aider de vos conseils. Pardonnez si je n'en ai pas mieux profité ; ce n'est pas faute d'en avoir senti le prix ; je sais qu'un grand homme, qui n'en recevoit que de son génie, ne les dédaignoit pas. Je me

consolerai de n'avoir point de génie , tant que votre amitié m'en tiendra lieu.

Vous savez mieux que moi, MADAME, que l'on pouvoit tirer un plus grand parti de ce conte charmant, où monsieur de Voltaire a peint avec des couleurs si vraies la sottise des parvenus et la bassesse de leurs flatteurs. En admirant son tableau , j'ai senti qu'il étoit au-dessus de mes forces, et peut-être de mon âge, de le porter sur la scène ; mais l'amour , l'amitié sont de mon âge, et j'ose dire, de mon cœur : je ne me suis attaché qu'à peindre ces deux sentimens ; heureusement pour moi , votre goût a dirigé ma sensibilité.

Tout foible qu'il est , j'ose

vous offrir mon premier ouvrage ; il a du moins le mérite d'avoir été créé par cet homme immortel , que je vous ai vu si souvent pleurer. Souvenez-vous qu'il daigna m'aimer ; souvenez-vous encore que vous m'avez donné la main pour soutenir mes pas. Vous avez contracté l'obligation de toujours m'instruire , comme moi celle de toujours vous chérir.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

FLORIAN.



PERSONNAGES.

JEANNOT, marquis.

COLIN, bourgeois.

COLETTE, sœur de Colin.

LA MÈRE DE JEANNOT, marquise.

LA COMTESSE D'ORVILLE.

DURVAL, gouverneur du marquis.

L'ÉPINE, valet du marquis.

UN MAITRE-D'HOTEL.

*La scène est à Paris, dans le salon
de la marquise.*

JEANNOT ET COLIN,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIN , COLETTE , L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

IL est à peine jour chez madame la marquise ; attendez dans ce salon : je vous avertirai lorsque vous pourrez voir madame.

COLIN.

Vous voudrez bien lui dire que ce sont deux personnes pour qui elle avoit de l'amitié dans le tems qu'elle demouroit en Auvergne. Si elle vous demande leurs noms , vous direz que

8 JEANNOT ET COLIN ,
c'est Colin et Colette : elle s'en sou-
viendra sûrement.

L'ÉPINE.

Monsieur Colin et mademoiselle Co-
lette qu'elle a connus en Auvergne :
cela suffit. *(Il sort.)*

COLIN, COLETTE.

COLETTE.

COMME tout ceci est magnifique !
Jeannot ne nous reconnoîtra plus ; il est
devenu trop riche pour se souvenir de
ceux qui l'ont vu pauvre.

COLIN.

Il seroit donc bien changé , ma sœur :
il étoit si bon , si sensible , lorsque
nous habitions ensemble notre petite
ville ! A peine y a-t-il un an qu'il nous
a quittés ; il faut plus d'un an pour
corrompre un cœur honnête.

L'amour auroit dû préserver le sien : mais il ne m'aime plus, j'en suis sûre. Te souviens-tu de la manière dont il me quitta, lorsque sa mère l'envoya chercher en Auvergne ? Comme il fut enivré de sa nouvelle fortune, et d'entendre ses domestiques l'appeller monsieur le marquis ! Il nous dit adieu presque sans pleurer ; monta dans sa brillante voiture sans retourner la tête vers moi, que tu soutenois à peine, et dont les yeux le suivirent... même quand je ne le vis plus. Mon frère, il a oublié la malheureuse Colette ; il ne pense plus aux sermens que nous nous sommes faits de n'être jamais que l'un à l'autre ; serment qu'il a écrit, que je conserve, et que je lui rendrai : ces écritures-là, perdent tout leur prix quand on ne les lit plus ensemble.



SCÈNE III.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la Marquise s'habille, elle vous fait dire que si vous voulez la voir, vous prenez la peine d'attendre.

COLIN.

Nous attendrons. Monsieur le Marquis, son fils, est-il chez lui?

L'ÉPINE.

Non, il est sorti de grand matin.

COLIN.

A quelle heure pourrions-nous le trouver?

L'ÉPINE.

Il n'est pas habillé : ainsi revenez à une heure, vous pourrez peut-être lui parler.

COLIN.

Nous reviendrons sûrement.

COMÉDIE. 11

COLETTE.

Monsieur, c'est un bien grand seigneur, que monsieur le marquis?

L'ÉPINE.

Sûrement, mademoiselle; c'est mon maître. Sans vanité, c'est l'homme le plus aimable de Paris; toutes les jolies femmes se le disputent, et ne sont occupées que de lui plaire: je ne doute pas qu'un de ces jours il ne fasse un très-grand mariage, et que...

COLIN.

Vous voudrez bien nous avertir, lorsque nous pourrons voir madame.

L'ÉPINE.

Oui, oui; soyez tranquilles. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

COLIN, COLETTE.

COLIN.

DU courage, ma sœur! tu as voulu me suivre à Paris pour t'assurer par toi-

12 - JEANNOT ET COLIN,

même de l'infidélité de Jeannot, nous allons le voir, nous allons le juger; s'il a cessé de t'aimer, ton mépris pour lui doit te rendre à toi-même et à la raison.

C O L E T T E.

Ah! mon frère, si vous saviez combien il en coûte pour mépriser celui qu'on aime!

C O L I N.

Il m'en coûteroit autant qu'à toi; mon amitié pour Jeannot est aussi vive que ton amour. Je ne me dissimule pas ses torts: depuis six mois ses lettres sont devenues plus rares et moins tendres: mais il est bien jeune; il a été transporté tout d'un coup d'une vie simple et paisible dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs; il peut s'être laissé enivrer malgré lui; ne le jugeons pas sans l'avoir vu. Plus nous l'aimons, plus nous avons besoin de preuves pour cesser de l'estimer.

COLETTE.

C O L E T T E.

Il est vrai qu'il sera toujours assez tems de le haïr.

C O L I N.

Sa mère m'inquiète plus que lui : elle ignore les engagements de son fils avec toi ; et l'on dit que son immense fortune lui a donné un orgueil insupportable.

C O L E T T E.

Mais, comprends-tu cette fortune acquise en si peu de tems ? A peine y a-t-il quatre ans que la mère de Jeannot habitoit notre petite ville. Elle étoit alors une simple bourgeoise bien moins riche que nous ; mon père ne trouvoit pas son fils un assez bon parti pour moi. Madame la Marquise n'étoit pas marquise alors ; et quand nous allions la voir, elle ne nous faisoit pas attendre.

C O L I N.

Que veux-tu, Colette ! elle a fait fortune : il n'y a rien à répondre à ce mot-là.

Tome II.

B

C O L E T T E.

Explique-moi ce que c'est que faire fortune. Comment des gens qui n'ont rien parviennent-ils à avoir quelque chose ? ils prennent donc à ceux qui en ont ?

C O L I N.

Pas toujours. Ce matin j'ai vu quelqu'un de notre ville établi ici depuis long-tems ; il m'a raconté comment la mère de Jeannot avoit acquis ses richesses. Tu te souviens qu'elle fut obligée de venir à Paris pour des affaires ; elle y trouva un de ses parens immensément riche qui la prit en amitié, et la fit jouir de sa fortune : ce parent est mort il y a six mois, et lui a laissé tout son bien.

C O L E T T E.

Ce parent avoit bien affaire de lui laisser son bien ! il est cause que j'ai perdu le mien.

C O L I N.

La voici.

SCÈNE V.

COLIN, COLETTE, LA
MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH! bon jour, mes enfans; je ne m'attendois guère à votre visite. Par quel hasard êtes-vous à Paris?

COLIN.

Les affaires de mon commerce m'y ont appelé, madame; ma sœur a voulu être du voyage. Nous sommes ici pour bien peu de tems; mais nous n'en partons point sans avoir vu notre bon ami Jean... monsieur le marquis.

LA MARQUISE, *à part.*

Son bon ami! l'impertinent! (*haut.*)
Mon fils est sorti, je crois.

COLIN.

Oui, madame; on nous l'a dit: nous ne sommes pas fâchés que notre

première visite soit pour vous toute seule.

LA MARQUISE.

Comment ! Colin, tu me fais des complimens ! Mais dis-moi ce que tu viens faire ici. Je m'en doute, tu as compté sur ma protection : si je le peux, je te rendrai service. Et ton vieux père, comment se porte-il ?

COLIN.

J'ai eu le malheur de le perdre, madame : je suis à présent à la tête de sa manufacture ; et mes affaires vont assez bien pour que je ne sois venu chercher dans votre maison que le plaisir de vous voir.

LA MARQUISE.

Tant mieux pour toi, mon enfant : Ta sœur a l'air bien triste. Paris ne la réjouit pas ?

COLETTE.

Non, Madame : j'espère le quitter bientôt.

LA MARQUISE.

Vous ferez bien ; cette ville-ci est dangereuse à votre âge. Adieu : je ne me gêne pas avec vous , j'ai besoin d'être seule ; nous causerons plus longtemps une autre fois.

(*Colin et Colette la saluent : elle leur fait un signe de tête.*)

COLIN, *à part.*

Dieu veuille que son fils ne lui ressemble pas !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

L'IMPORTANCE de monsieur Colin est plaisante... Holà ! quelqu'un.



SCÈNE VII.

LA MARQUISE, L'ÉPINE.

LA MARQUISE.

ALLEZ savoir des nouvelles de madame la comtesse d'Orville; vous lui demanderez si elle nous fera l'honneur de venir dîner avec nous; vous lui direz que nous serons seuls, pour pouvoir parler d'affaires. Sachez auparavant si le gouverneur de mon fils est ici.

L'ÉPINE.

Le voilà, madame. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

JE vous croyois sorti, monsieur Durval.

D U R V A L.

Je n'ai pas voulu suivre monsieur le marquis, de peur que madame n'eût besoin de moi pendant ce tems-là.

L A M A R Q U I S E.

J'ai toujours besoin de vos conseils, vous le savez bien ; depuis que je vous ai confié l'éducation de mon fils, je n'ai rien fait sans votre avis, heureusement pour moi.

D U R V A L.

Mon zèle et mon attachement m'ont tenu lieu de lumières.

L A M A R Q U I S E.

J'ai un grand secret à vous confier : je vais marier le marquis. Vous savez combien je suis liée avec la comtesse d'Orville ; c'est une veuve, jeune, jolie, et d'une des premières maisons du royaume ; elle est cousine du ministre. Madame d'Orville, par amitié pour moi, et pour achever de liquider ses biens, épouse le marquis, et lui ap-

20 JEANNOT ET COLIN,

porte pour dot la promesse d'un régiment. J'ai conclu hier ce mariage. Vous ne pensez pas que mon fils y ait la moindre répugnance ?

DURVAL,

Madame, je craindrois que le mot de mariage n'effrayât son goût trop vif pour l'indépendance et la dissipation : mais le plaisir d'être colonel l'emportera sur tout.

LA MARQUISE.

Je l'espère, monsieur Durval. Ce n'est pas la seule affaire qui m'occupe : avez-vous été chez mon avocat.

DURVAL,

Oui, madame ; votre procès est sur le point d'être jugé : mais il m'a chargé de vous répéter que vous n'aviez rien à craindre.

LA MARQUISE.

Je suis tranquille : quoique ce procès soit important, je n'ai pas voulu en parler à madame d'Orville, par la certitude où je suis de le gagner.

DURVAL.

Je reconnois bien là, madame la marquise; son amitié prudente sait épargner des alarmes inutiles.

LA MARQUISE.

Je suis bien aise que vous pensiez comme moi. Sans vous, monsieur Durval, je ne serois jamais sûre de rien. Voici mon fils; je vais lui faire part de tous mes projets.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
DURVAL.

LE MARQUIS.

BON jour, ma mère. Je viens d'acheter le plus joli cabriolet du monde; s'il m'étoit resté de l'argent, j'aurois pu avoir le plus beau cheval de Paris; mais les barbares n'ont pas voulu me faire crédit.

B 5

22 JEANNOT ET COLIN ,

LA MARQUISE.

Mon ami, j'ai à te parler d'affaires sérieuses.

LE MARQUIS, *riant*.

Vous m'effrayez, ma mère.

LA MARQUISE.

Serois-tu bien aise d'être colonel ?

LE MARQUIS.

Colonel ! Ce seroit le bonheur de ma vie. J'aurois tant de plaisir à rejoindre mon régiment ! Le manège, les manœuvres, tout cela doit être charmant. On passe l'été dans une ville de guerre ; l'hiver, on revient à Paris jouir des plaisirs de la capitale : on a l'air de se reposer ; et l'on s'est toujours diverti.

LA MARQUISE.

Eh bien ! tu connois la comtesse d'Orville ; j'ai arrêté ton mariage avec elle. (*Le marquis rêve.*) Elle se charge de t'avoir une compagnie de dragons dès aujourd'hui, et la promesse d'un régiment, aussitôt que tu auras l'âge.

Voilà nos conditions ; j'ai répondu de ton aveu.

DURVAL.

Ah ! quelle mère vous avez , monsieur le marquis !

LA MARQUISE.

A quoi pensez-vous donc , mon fils ?

LE MARQUIS.

A tout ce que je vous dois , ma mère ; chaque événement heureux qui m'arrive est un bienfait de vous. J'aurois désiré ne pas me marier encore...

LA MARQUISE.

Mon ami , c'est à ce mariage que tu devras ta fortune : le mérite n'est rien sans protection. D'ailleurs , ma parole est donnée , tout est arrangé , et j'ai déjà commandé tes habits de noces.



SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
DURVAL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la comtesse d'Orville remercie madame ; elle aura l'honneur de venir dîner avec elle aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est bon. *(L'Épine sort.)*

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
DURVAL.

LA MARQUISE.

C'EST pour dîner avec toi, et pour causer de nos affaires : afin de n'être point dérangés, je vais faire fermer ma porte... A propos, j'oubliois de te

parler d'une visite que je viens d'avoir ,
et que tu auras sûrement.

LE MARQUIS.

Qui donc ?

LA MARQUISE.

Devine.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je devine ?
Ce ne sont pas encore les officiers du
régiment que j'aurai ?

LA MARQUISE.

Non : c'est Colin et Colette.

LE MARQUIS, ému.

Colette ?

LA MARQUISE.

Oui : Colin et Colette d'Auvergne ;
cette petite Colette dont tu me par-
lois tant dans les commencemens de
ton séjour ici.

LE MARQUIS.

Ils sont à Paris ?

LA MARQUISE.

Eh oui ! je les ai vus. Quel air as-tu
donc ? Cela t'attriste ?

26 JEANNOT ET COLIN,
LE MARQUIS.

Non, ma mère. Vous ont-ils parlé de moi?

LA MARQUISE.

Beaucoup : ils t'appellent leur cher ami.

DURVAL.

Oserai-je demander à madame la marquise ce que c'est que ce Colin et cette Colette?

LA MARQUISE.

Colin est un petit bourgeois qui venoit profiter des maîtres de mon fils lorsque nous habitions l'Auvergne... Mais madame d'Orville arrivera de bonne heure ; il est tems de vous habiller, mon fils : je vous laisse. Monsieur Durval, voulez-vous me rendre un service? J'ai des papiers intéressans que mon procureur devoit venir prendre : allez le voir, je vous en prie ; vous les lui porterez. Je vous demande pardon si...

Madame, en m'employant pour vous,
c'est m'obliger à la reconnoissance.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

COLETTE est ici : je vais la revoir, Colette que j'ai tant aimée..... qui m'aime encore, j'en suis sûr ! Et dans quel moment revient-elle ! Je ne la verrai point, je ne pourrois soutenir ses reproches ; tout mon amour renaitroit peut-être, et je serois le plus malheureux des hommes. . . Que diroit ma mère ; ma mère à qui je dois tout... jela ferois mourir de douleur. Non, Colette, non, je ne vous verrai point : l'émotion que votre nom seul m'a causé me fait trop sentir qu'il ne faut pas vous revoir.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MONSIEUR le marquis veut-il s'habiller ?

LE MARQUIS.

Écoute, l'Épine : as-tu vu ce jeune homme qui est venu ce matin avec sa sœur ?

L'ÉPINE.

Qui ? Monsieur Colin et mademoiselle Colette ?

LE MARQUIS.

Tu leur as parlé ?

L'ÉPINE.

Oui : monsieur Colin m'a demandé quand il pourroit vous voir ; je lui ai dit de revenir à une heure.

LE MARQUIS.

Vous avez mal fait. S'ils reviennent

l'Épine, tu leur diras que je n'y...
Ah ! que cette visite m'inquiète et
m'embarrasse !

L'ÉPINE.

Que faudra-t-il leur dire ?

LE MARQUIS.

C'est Colin qui m'a demandé ! Elle
n'a rien dit, elle ?

L'ÉPINE,

Qui, sa sœur ?

LE MARQUIS.

Eh oui.

L'ÉPINE.

Oh ! non ; elle étoit si triste ! Elle
m'a seulement demandé si vous étiez
un grand seigneur. Je crois, monsieur,
que cette fille vient implorer votre pro-
tection pour quelque malheur qui lui
est arrivé ; car en sortant elle étoit
en larmes.

LE MARQUIS.

Elle étoit en larmes ?

L'ÉPINE.

Oui : cela m'a fait peine ; elle a un

30 JEANNOT ET COLIN ,
petit air si doux , si intéressant ! vous
ferez bien de lui rendre service , si
vous le pouvez.

L E M A R Q U I S .

Ah ciel !

L' É P I N E .

Qu'avez-vous donc , monsieur ? Je
ne vous ai jamais vu ainsi agité.

L E M A R Q U I S .

Mon pauvre l'Épine , si tu savois
combien je crains de la revoir !

L' É P I N E .

Qui ? mademoiselle Colette ? .. Ah !
je commence à comprendre ; c'est une
vieille connoissance que vous voudriez
ne plus reconnoître. Eh bien ! mon-
sieur , rien n'est si aisé : quand elle
reviendra , je lui dirai que vous êtes
sorti.

L E M A R Q U I S .

Non , il seroit affreux de me ca-
cher. Je la verrai , je lui parlerai ; elle
sentira bien qu'il m'est impossible de

désobéir à ma mère. Oui, mon ami, j'ai adoré Colette, je lui ai promis de l'épouser : mais Colette est une simple bourgeoise ; juge si ma mère consentiroit jamais...

L'ÉPINE.

Madame votre mère ? Elle aimeroit mieux vous voir mourir que de vous voir déroger. Mais écoutez, monsieur ; je crois qu'il y auroit manière de s'arranger. J'ai une morale qui m'a toujours tiré de par-tout : raisonnons. On ne risque jamais de mal faire en remplissant tous ses devoirs. D'après cela, n'épousez point mademoiselle Colette, parce que ce seroit manquer à ce qu'un fils doit à sa mère ; ensuite, pour réparer vos torts envers mademoiselle Colette, faites lui partager votre fortune, donnez-lui une bonne maison, en un mot...

LE MARQUIS.

Taisez-vous : je vous chasserois tout-à-l'heure si vous connoissiez Colette.

L'ÉPINE.

Monsieur, je ne dis plus mot : mais quand mademoiselle Colette viendra, que lui dirai je ?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien : venez m'habiller.

Fia du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *seul, sa montre
à la main.*

IL est près d'une heure : Colette ne tardera pas. Chaque minute qui s'écoule augmente mon incertitude. L'Épine...

SCÈNE II.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, *dans la coulisse.*

MONSIEUR?

LE MARQUIS.

t venez donc.

L'ÉPINE, *paroissant.*

Me voilà, monsieur.

LE MARQUIS.

Elle va venir.

L'ÉPINE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas la voir ; je me perdrois, j'en suis sûr.

L'ÉPINE.

Eh bien ! monsieur, restez dans votre appartement, je la recevrai, moi, je m'en charge.

LE MARQUIS, *à part.*

Me cacher pour ne pas la voir ! elle à qui j'ai juré tant de fois de l'aimer toute ma vie !

L'ÉPINE.

Oh ! si l'on se mettoit sur le pied de tenir toutes ces promesses-là, qui diable pourroit y suffire ?

LE MARQUIS, *à part.*

Et Colin, le bon Colin qui m'aimoit tant, qui m'appelloit son frère, qui me serra dans ses bras lorsque je le quittai... voilà l'indigne réception que je lui prépare !

L'ÉPINE.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Eh bien?

L'ÉPINE.

J'entends du bruit; sauvez-vous: les voilà; sauvez-vous donc.

LE MARQUIS.

Il n'est plus temps: que devenir?

(Colin et Colette paroissent.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE,
L'ÉPINE.

(Colin entre le premier, Colette le suit les yeux baissés, le marquis va à Colin sans oser regarder Colette.)

LE MARQUIS.

AH! c'est vous, mon cher Colin!

COLIN.

Oui, c'est Colin: êtes-vous aussi celui que nous venons chercher?

36 JEANNOT ET COLIN,
LE MARQUIS, *les yeux baissés.*
Mon cœur est toujours le même.

COLIN.

Nous le désirons bien : mais faites
retirer ce domestique ; à présent que
vous êtes grand seigneur, nous n'ose-
rons plus vous aimer devant le monde.

LE MARQUIS, *à l'Épine.*

Sortez.

SCENE IV.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.
(Il se fait un moment de silence.)

LE MARQUIS, *très embarrassé.*

MA mère avoit oublié ce matin de
s'informer de votre demeure : j'en ai
été bien fâché.

COLIN, *l'examinant.*

Puisque nous savions la vôtre, vous
étiez bien sûr de nous voir.

LE MARQUIS.

Ah ! je vous vois trop tard.

COLETTE.

COMÉDIE. 37

COLETTE.

Plut au ciel ne vous avoir jamais vu! (*Il se fait encore un silence.*)

COLIN.

Vous ne reconnoissez pas ma sœur.

LE MARQUIS.

Je suis le plus malheureux des hommes; je dépends de ma mère, ma fortune est son ouvrage: je lui dois tout, je lui dois même le sacrifice de mon bonheur. Ne me haïssez pas.... Ne me méprisez pas.... Si vous saviez....

COLIN.

Vous me faites pitié: croyez-moi, terminons un entretien pénible pour tous: vous craignez de nous reconnoître et nous ne vous reconnoissons plus. Adieu. (*Ils s'en vont.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez, je vous supplie.

COLETTE, *retenant Colin.*

Mon frère, il veut vous parler.

Tome II.

C

L E M A R Q U I S.

Ayez pitié de moi. Colette; ne m'accablez pas de votre mépris. Oui; je sens bien que je l'ai mérité : la fortune, l'ambition m'ont aveuglé. J'ai manqué à l'amour, à l'amitié; j'ai désiré de vous oublier, j'ai voulu vous arracher de mon cœur : je le sais, je sais que je n'ai point d'excuse. Mais je me suis vu dans un nouveau monde, j'ai cédé au torrent qui m'entraînoit, à l'ascendant que ma mère a sur moi; elle n'étoit occupée que d'éloigner tout ce qui pouvoit rappeler notre ancienne pauvreté; elle me défendit de penser à vous.

C O L E T T E.

Lorsqu'autrefois vous étiez pauvre, et que je l'étois moins que vous, mon père me défendit aussi de vous aimer : vous savez comment je lui obéis.

L E M A R Q U I S.

Ah ! croyez que votre image n'a

pas quitté mon cœur. Dès que j'ai entendu prononcer votre nom, tout mon amour s'est réveillé; votre présence achève de me rendre à moi-même. En vous parlant, en vous regardant, je redeviens tel que vous m'avez vu: chaque coup-d'œil que vous jetez sur moi me rend une vertu que j'avois perdue; et dès que vous ouvrez la bouche, mon cœur palpite, comme autrefois quand vous étiez fâchée contre moi, et que j'attendois mon pardon.

C O L E T T E.

Qu'osez-vous rappeler?

L E M A R Q U I S.

Nos sermens, notre amour; cet amour si tendre, si vrai, qui nous enflamma dès l'enfance, sans lequel nous ne fimes jamais un seul projet de bonheur. Souvenez-vous, Colette, de nos premiers années, souvenez-vous que les premiers mots que nous avons prononcés ont été la promesse de nous aimer toujours.

C O L E T T E.

Hélas! qui de nous deux y a manqué?

L E M A R Q U I S.

Ce seroit vous Colette, si vous m'abandonniez à présent, puisque je vous chéris plus que jamais. Le voudriez-vous? Parlez. Auriez-vous la force de me dire: Jeannot je ne vous aime plus?

C O L E T T E.

Jamais je ne prononcerai ce mot-là.

L E M A R Q U I S, *à Colin.*

Elle s'attendrit, mon ami; demande-lui pardon pour moi.

*(Il se jette dans les bras de Colin)*C O L I N, *ému.*

Ma sœur, il vient de m'embrasser comme il m'embrassoit autrefois.

L E M A R Q U I S.

Colette, mon ami, je suis encore digne de vous; je le sens aux transports de mon cœur. Ah! le don d'aimer est un présent que le ciel ne fait

qu'une fois. J'ai si souvent regretté les jours tranquilles que nous passions ensemble ! j'ai si bien éprouvé que le bonheur n'est que dans l'amour et dans l'obscurité !

COLIN.

Mon ami, il ne tient qu'à toi d'en jouir encore. Reviens chez nous, tu trouveras assez de malheureux pour bien placer tes richesses ; tu feras du bien ; nous t'aimerons : ce sera jouir à la fois du bonheur des pauvres et des riches.

LE MARQUIS.

Plût au ciel que ma mère t'entendît avec l'émotion que tu me causes ! Mais ma mère n'est occupée que d'ambition : elle est bien malheureuse ; elle ne songe jamais à ce qu'elle a, et tous jours à ce qu'ont les autres. J'espère cependant la fléchir ; je lui montrerai cette promesse de mariage que nous prenions plaisir à renouveler tous les jours. Vous devez l'avoir, Colette.

COLETTE.

Je ne l'ai pas perdue : mais depuis quelque tems , je n'osois plus la lire ; il me sembloit qu'elle me disoit du mal de vous.

LE MARQUIS.

Mon frère , mon amie , je vous jure de nouveau sur tout ce que j'aime , que je tiendrai ma parole. Je vais me jeter aux genoux de ma mère : je vais lui déclarer que j'en mourrai si je ne suis pas votre époux : et que toute autre femme...

SCENE V.

COLIN, COLETTE, LE MARQUIS,
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

MON fils , on vient d'apporter vos habits de noces.

COLETTE.

O ciel !

LE MARQUIS.
Gardez-vous de croire, ..

COLETTE.
Vous me trompiez...

LE MARQUIS.
Le ciel m'est témoin...

LA MARQUISE.
Qu'avez-vous donc, mon fils? Et que signifient tant de secrets avec mademoiselle Colette? Ce n'est point la veille d'un mariage que l'on reçoit de pareilles visites. Et vous monsieur Colin et mademoiselle, vous venez obséder mon fils: il n'a pas le tems de s'occuper de vous, je vous prie de le laisser en repos.

COLIN.

Oui, madame, oui; nous allons le laisser, soyez en bien sûre. Viens, ma sœur, viens avec ton frère; puisse-t-il te tenir lieu de tout?

(*Ils sortent.*)

LE MARQUIS, *court après eux.*
Non; demeurez, je vous en conjure.

44 JEANNOT ET COLIN ,

C O L I N .

Vous auriez trop à rougir.

S C E N E V I .

LE MARQUIS , LA MARQUISE .

LE MARQUIS .

MA mère, je vous respecte, je vous honore ; mais vous me percez le cœur, mais vous vous dégradez vous-même. Eh ! de quel droit osez - vous mépriser mes amis, mes égaux, les vôtres ? Quels sont vos titres ma mère ? Leur naissance vaut la mienne, et leur cœur vaut mieux que le mien.

LA MARQUISE .

Est - ce vous qui parlez , mon fils ?
Est-ce bien vous qui osez ?...

LE MARQUIS .

Oui, ma mère, j'ose vous dire que vos richesses ne sont rien, et que je les abhorre, si elles m'ôtent le droit de disposer de moi-même.

L A M A R Q U I S E.

Je t'entends : le voilà ce mystère que je craignois de découvrir. Que vous étiez bien né pour l'état vil d'où ma tendresse vous a tiré ! vous en avez toute la bassesse. Vous aimez Colette , j'en suis sûre ; vous rougissez de me le dire : mais. . . .

L E M A R Q U I S.

Non , ma mère , non , je n'en rougis pas. J'aime Colette , je fais gloire de l'avouer ; mon amour pour elle est presque aussi ancien dans mon cœur que ma tendresse pour vous. C'est en vain que j'ai voulu l'éteindre ; grace au ciel, le peu de vertu qui me reste l'a emporté sur mon orgueil. J'ai promis à Colette de l'épouser ; je tiendrai ma parole : mon honneur , ma félicité en dépendent : je préfère Colette , pauvre , simple et honnête , à toutes vos femmes , dont la richesse est la seule qualité.

L A M A R Q U I S E.

Où en sommes - nous , grand dieu !
Vous l'époux de Colette ! Vous...

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
DURVAL.

DURVAL.

VOTRE procureur étoit au palais,
madame, et j'ai...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur Durval, venez à mon
secours; venez entendre ce qu'il ose
me dire: il veut épouser cette Colette
dont je vous ai parlé; il veut faire le mal-
heur et la honte de ma vie.

DURVAL.

Monsieur le marquis, songez donc à
ce que vous êtes; songez...

LE MARQUIS.

Songez vous-mêmes à ne pas vous
mêler des affaires de mon cœur; de-
puis que je vous connois, il n'a jamais
eu rien de commun avec vous.

LA MARQUISE.

C'en est trop ingrat : voilà donc le prix de tout ce que j'ai fait ! Je n'ai vécu que pour toi, j'ai tout sacrifié pour toi ; et au moment où ta fortune alloit me payer de tant de sacrifices, tu veux m'avilir, te dégrader, manquer à ta parole, à celle que j'ai donnée à madame d'Orville.

LE MARQUIS.

Eh ! ma mère, dois-je la tromper ? Dois-je l'épouser quand j'en aime une autre ? Elle va venir, je veux la prendre pour juge ; je veux lui déclarer ma passion pour Colette.

LA MARQUISE.

Cruel enfant ! voici le premier chagrin que tu me donnes ; il est violent : tu aurois dû y accoutumer mon cœur. Écoute-moi, daigne écouter ta mère ; elle a peut-être le droit de te supplier. Je te demande, je te conjure de ne parler de rien à Madame d'Orville ; je

48 JEANNOT ET COLIN ,
t'accorderai du tems pour te décider
à l'épouser : mais ne va pas éloigner de
moi la plus chère et la plus tendre des
amies. Mon fils , j'attends cette bonté
de toi. (*à part.*) Si j'étois assez heu-
reuse pour qu'elle ne vint pas...

S C È N E V I I I .

LE MARQUIS , LA MARQUISE ,
DURVAL , L'ÉPINE .

L'ÉPINE .

MADAME la comtesse d'Orville.

S C È N E I X .

LE MARQUIS , LA MARQUISE ,
LA COMTESSE , DURVAL .

LA MARQUISE , *à part.*

O CIEL ! (*haut.*) Eh ! bon jour , ma-
dame ; nous commençons à craindre
de

de ne pas vous avoir : mon fils alloit
courir chez vous.

LA COMTESSE.

Comment supposiez-vous que je man-
querois à mon engagement ? Je me sais
pourtant gré d'arriver tard , puisque
j'ai donné un peu d'inquiétude à mon-
sieur le marquis.

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Vous êtes - vous promenée aujourd'
d'hui ?

LA COMTESSE.

Non , je sors de chez moi.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Mon fils a passé sa matinée aux Tui-
leries, espérant vous y trouver.

LE MARQUIS.

Je suis trop vrai...

LA MARQUISE.

J'espère que nous dînerons bientôt.

Tome II.

D

50 JEANNOT ET COLIN,
Monsieur Durval, voulez - vous bien
dire que l'on nous serve ?

(Durval sort.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
LA COMTESSE.

LA MARQUISE, à la Comtesse.

Vous serez seule avec nous.

LA COMTESSE.

J'y serai moins seule que par-tout
ailleurs. Si vous saviez combien je suis
lasse de ce grand monde où l'on court
toujours après le plaisir, sans jamais
trouver le bonheur !

LE MARQUIS.

Et comment le trouver, madame,
si l'on ne prend pas son cœur pour
guide ?

LA COMTESSE.

Vous avez raison, monsieur le mar-

quis. Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui? Je vous trouve l'air inquiet.

LA MARQUISE.

Pardonnez-lui : il est entièrement occupé de sa reconnaissance et du désir de vous plaire.

LA COMTESSE.

Il est un sûr moyen de plaire ; c'est de savoir aimer.

LE MARQUIS.

Ah! madame, cela s'apprend bien vite ; et la première leçon ne s'oublie jamais.

LA MARQUISE, à la Comtesse.

Voilà ce qu'il m'a dit la première fois qu'il vous a vue.



SCÈNE XI.

Les mêmes, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

MADAME la marquise est servie.

LA MARQUISE.

Allons nous mettre à table ; ensuite
j'aurai bien des choses à vous dire.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DURVAL,

LA COMTESSE.

QU'EST-CE donc, monsieur Durval, que cet homme de loi qui vient de demander la marquise et son fils? Auroit-elle un procès.

DURVAL.

Non, madame ; c'est une discussion fort peu intéressante, une affaire de rien : soyez sûre que madame la marquise n'est occupée dans ce moment que du bonheur de vous avoir pour sa fille.

LA COMTESSE.

J'espère que ce mariage fera ma félicité. Cependant je suis bien mécontente du marquis ; lui que j'ai toujours vu d'une gaîté charmante, il est d'un

54 JEANNOT ET COLIN,
sérieux qui me glace ; il a l'air de
m'épouser malgré lui. Je vous assure
que , sans mon extrême amitié pour sa
mère , je retirerois ma parole.

DURVAL.

Il faut pardonner à son âge une ti-
midité que vous prenez pour de la froi-
deur. Son respect pour vous gêne ses
sentimens ; il n'ose pas encore vous dire
qu'il vous aime , et il est distrait par le
plaisir de le penser.

LA COMTESSE.

J'ai bien peur , monsieur Durval , que
vous n'ayez besoin de tout votre esprit
pour le défendre.

SCÈNE II.

LA COMTESSE , DURVAL , LE
MARQUIS , LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

NON , ma mère , non ; je ne puis
me taire.

LA MARQUISE.

Mais, mon fils, arrêtez ; tout n'est pas perdu.

LE MARQUIS.

Tout le seroit , si j'étois assez vil pour cacher notre malheur. (*À la Comtesse.*) Madame, ma mère avoit un procès d'où dépendoit toute sa fortune ; il vient d'être jugé , et nous l'avons perdu.

DURVAL.

Ah ciel !

LA COMTESSE.

Comment ! toute votre fortune ?

LE MARQUIS.

Il ne nous reste rien au monde que des dettes.

LA MARQUISE.

Le malheur n'est pas si grand qu'il vous le dit. Si vous êtes assez notre amie pour nous obtenir l'appui de votre famille, il est impossible...

LA COMTESSE.

Vous ne doutez sûrement pas, ma-

56 JEANNOT ET COLIN ,
dame , du vif intérêt que vous m'ins-
pirez : mais un procès n'est pas une
affaire de faveur , personne n'est assez
puissant pour en imposer aux loix.
D'ailleurs , à mon âge et dans ma po-
sition , je ne peux guère solliciter pour
monsieur le marquis , on interpréte-
roit mal

LA MARQUISE.

L'amitié et les engagemens qui nous
lient , sont des titres plus que suffi-
sans

LA COMTESSE.

Je voudrois de tout mon cœur vous
être utile ; mais nos engagemens sont
au moins reculés. Je ne me plaindrai
point du mystère que vous m'avez fait ;
je vois avec douleur que je ne peux
vous être bonne à rien , et que dans
un moment aussi cruel , vous avez be-
soin de solitude.

(Elle lui fait une grande révérence ,
et sort.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
DURVAL.

LA MARQUISE,

EST-CE bien elle! elle qui me juroit hier encore une éternelle amitié, qui vouloit tout quitter, tout abandonner pour vivre avec moi, pour devenir ma fille! Ah! monsieur Durval, n'en êtes-vous pas indigné?

DURVAL.

Comment, Madame! en perdant ce procès, vous perdez toute votre fortune?

LA MARQUISE.

Hélas! je n'avois d'autre bien que cette succession: je ne crains pas de vous ouvrir mon cœur, vous êtes le seul ami qui me reste.

DURVAL, *à part.*

Ce procès me ruine aussi.

D 5

Donnez-moi vos conseils.

DURVAL.

Il n'y en a plus quand on est sans ressource. D'ailleurs, je suis aussi à plaindre que vous ; je ne dois plus compter sur les promesses que vous m'avez faites ; j'ai perdu mon tems dans votre maison.

LE MARQUIS.

Hâtez-vous donc d'en sortir, monsieur ; puisque notre fortune étoit le seul lien qui vous attachoit à nous.

DURVAL.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne cherchez point de vaines excuses ; nous ne valons plus la peine que vous vous déguisiez.

(Durval sort.)



SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,

LE MARQUIS.

EH bien ! ma mère, les voilà, ces amis, sur lesquels vous osiez compter ! Vous voyez....

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE ;

L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur le marquis m'excusera bien si je prends la liberté de lui demander si ce que l'on dit est vrai.

LE MARQUIS.

Quoi ?

L'ÉPINE.

Monsieur, c'est votre procès : on

60 JEANNOT ET COLIN ,
assure qu'il est perdu , et que monsieur
le marquis est ruiné.

LE MARQUIS.

Cela n'est que trop vrai ; laissez-
nous.

L'ÉPINE , *à part.*

Oh ! c'est bien mon projet. (*haut.*)
Mais , monsieur...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

L'ÉPINE.

Monsieur le marquis ne gardera peut-
être pas de domestique ; et je sais
une maison où je pourrois entrer : voilà
pourquoi , si c'étoit un effet de votre
bonté de me mettre à la porte , en me
payant , je vous serois fort obligé.

LE MARQUIS.

L'Épine , ce soir vous serez payé , et
libre d'aller où vous voudrez ; sortez.

L'ÉPINE.

Oh ! je ne suis pas inquiet , mon-
sieur ; mais... ;

LE MARQUIS.

Mais jusques-là je suis votre maître
sortez, ne me le faites pas répéter.

L'ÉPINE, *à part.*

Il faut qu'il ait encore de l'argent,
car il est fier.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

DU courage, ma mère ! la bassesse
de ceux que vous avez crus vos
amis doit vous consoler. Puisqu'ils n'ai-
moient que vos richesses, ce sont eux
qui les ont perdues ; et nous y gagne-
rons le bonheur de vivre pour nous.
Cependant, ne négligeons aucun des
moyens qui nous restent : vous avez
d'autres amis ; Darmont m'a toujours
paru vous être véritablement attaché...

LA MARQUISE.

Oui, mon fils ; j'ai été assez heu-

62 JEANNOT ET COLIN ,
reuse pour lui rendre de grands ser-
vices : je vais mettre sa reconnoissance
à l'épreuve. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Mor, je vole chez Colin ; c'est à
lui que je veux tout devoir... Mais
Colette, Colette qui croit que je l'ai
trompée, qui s'est retirée sans vouloir
m'entendre, ne pensera-t-elle pas que
c'est l'indigence qui me ramène à ses
pieds ? Ce doute est affreux ; et me
retient malgré moi. Que je suis mal-
heureux ! Je n'oserai plus lui dire que
je l'aime... O ciel ! voilà Colin : com-
ment oser lui parler !



SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, COLIN, *un papier*
à la main.

COLIN.

Vous ne comptiez plus me revoir ;
rassurez-vous, c'est la dernière fois.
Je ne viens point troubler les apprêts
de votre mariage, je ne viens point
vous reprocher votre fortune et votre
bonheur. J'ai voulu vous rendre moi-
même cette promesse que ma sœur
eut la foiblesse d'accepter ; j'ai voulu
briser de ma main tous les liens qui
nous attachoient l'un à l'autre ; vous
êtes libre, et vous serez heureux : je
vous estime assez peu pour en être sûr.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel langage ! et je l'ai mérité.

COLIN.

Vous craignez de rougir en repre-
nant ce papier ? Vous n'avez pourtant

pas rougi, lorsqu'avec un air de franchise et de tendresse, ici, à cette même place, vous nous demandiez pardon; vous parliez à ma sœur de mariage et d'amour, tandis que vous aviez tout conclu pour en épouser une autre demain. Allez : l'homme capable d'une ruse aussi indigne doit tirer vanité de n'être ému de rien : osez me regarder, c'est à moi de rougir.

LE MARQUIS, *après une pause.*

Oui, vous avez raison. J'ai pu vous cacher un mariage... qui ne se seroit pas fait; il est juste que j'en sois puni. Rendez-moi cette promesse; (*Il la prend.*) c'est le seul bien qui me reste : mais j'en suis indigne, il faut y renoncer. (*Il la déchire.*) Allez, abandonnez un malheureux qui ne mérite que votre mépris. Mais hâtez-vous de l'abandonner : si vous saviez combien il est à plaindre, peut-être...

COLIN.

Vous, à plaindre ! Et tout succède

à vos vœux : vous épousez , dit-on ,
 une femme de qualité dont le crédit
 doit vous porter au comble des hon-
 neurs ; vous jouissez d'une for une im-
 mense ; votre mère vous idolâtre ; tout
 ce qui vous entoure n'est occupé que
 de vous plaire ; rien ne peut altérer
 tant de bonheur. Le seul souvenir d'un
 ami et d'une maîtresse que vous avez
 trompés , pourroit vous importuner dans
 vos plaisirs : mais vous n'entendrez ja-
 mais parler d'eux ; et dans la classe
 où vous aliez monter , on oublie aisé-
 ment les malheureux qu'on a faits.

LE MARQUIS.

C'en est trop, Colin ; respectez mon
 malheur : apprenez...

S C E N E I X.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

COLETTE, *accourant.*

AH ! mon frère , ils ont perdu tous
 leurs biens ; vous l'ignorez , et j'ac-

66 JEANNOT ET COLIN,
cours pour vous empêcher d'insulter à
leur infortune.

COLIN.

Comment, ma sœur ? Expliquez-
vous.

COLETTE.

Leur malheur est déjà public : un pro-
cès les a dépouillés de toutes leurs ri-
chesses ; ils sont réduits à la plus af-
freuse indigence.

LE MARQUIS.

Oui ; et je regrette peu tout ce que
j'ai perdu : mon plus grand malheur,
celui qui me touche le plus, c'est que
vous me croyiez coupable ; et j'ai trop
d'intérêt à vous paroître innocent pour
que j'ose me justifier.

COLETTE.

Vous justifier ! croyez moi , épar-
gnez-vous ce soin : on ne trompe qu'une
fois celle qui ne méritoit pas d'être
trompée. Mais vous êtes malheureux ,
je viens supplier mon frère de vous se-
courir. Oui, mon frère, il n'a offensé

que moi ; il n'a manqué qu'à l'amour ,
 l'amitié doit l'ignorer. Tu serois cent
 fois plus coupable que lui si tu l'aban-
 donnois ; car il me restoit mon frère ,
 et que lui restera-t-il ? Sa maison est
 déjà déserte ; tout le monde le fuit.
 Mon frère , tu seras son appui , tu
 le tireras de l'infortune ; et mon cœur
 te paiera de tes bienfaits , en ajoutant
 à ma tendresse pour toi toute celle
 que j'avois pour lui.

L E M A R Q U I S.

Colette , vous déchirez mon cœur et
 vous l'enflammez. Non , je ne vous ai
 pas trompée ; dès l'instant où je vous
 ai vue j'étois résolu de rompre ce ma-
 riage. Si je vous l'ai caché ; c'étoit pour
 ne pas paroître si coupable ; c'étoit pour
 ne pas vous affliger.

C O L E T T E.

Si vous aviez jamais aimé , vous sau-
 riez que la plus affreuse nouvelle r'af-
 flige pas autant que le plus léger man-
 que de confiance.

68 JEANNOT ET COLIN ,

LE MARQUIS.

Eh bien ! Colette , décidez de mon sort. Je suis au comble du malheur ; sans ressource , abandonné de tout le monde , je n'ai d'appui que vous seule. Rendez-moi votre cœur , j'accepte vos bienfaits : mais si vous ne m'estimez pas , si vous ne m'aimez plus , vous avez perdu le droit de m'être utile ; je ne veux rien vous devoir.

COLETTE.

Quoi ! vous voulez...

LE MARQUIS.

Je veux mourir , ou être aimé de vous : cette volonté ne m'est pas nouvelle.

COLETTE , *après une pause.*

Mon frère , si nous l'abandonnons , personne ne viendra le secourir.

LE MARQUIS.

Point de pitié , Colette ; ce sentiment est affreux quand il succède à l'amour. Haïssez-moi ; ou pardonnez comme vous me pardonniez autrefois.

COLETTE, *le regardant.*

Ah ! que l'infortune vous va bien !
Depuis que vous êtes malheureux , vous
ressemblez bien davantage à ce Jean-
not que j'ai tant aimé.

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais cessé de l'être : mon
cœur vous en répond ; il est à vous ,
ce témoin-là, il ne peut vous mentir.

COLETTE.

Si j'étois bien sûre....

SCÈNE X.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE,
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

MON fils, tout est perdu : je viens
de chez un ingrat qui me doit tout ;
il n'a pas même voulu me recevoir.
Que devenir ? Il ne me reste plus rien
sur la terre.

C O L I N .

Ah ! madame, pourquoi oubliez-vous qu'il vous reste Colin ? Ma sœur et moi nous avons éprouvé aujourd'hui une douleur plus vive que celle qui vous accable : vous ne perdrez que votre fortune , et nous avons craint d'avoir perdu nos amis. C'est à vous, madame, à nous prouver notre injustice ; c'est à vous à consoler nos cœurs en acceptant tout ce que nous possédons.

L E M A R Q U I S .

J'en étois sûr, Colin. Oui, ma mère, voilà votre ami, votre bienfaiteur ; c'est à lui que mon cœur vous confie : quant à moi, il m'est impossible de partager le bonheur que vous promet son amitié.

L A M A R Q U I S E .

Qu'entends-je, m'en fils ? Tu veux me quitter ?

L E M A R Q U I S , montrant Colette.

Elle ne m'aime plus ; elle croit que je l'ai trompée.

LA MARQUISE.

Vous, Colette ! Et c'est pour vous seule qu'il osoit me désobéir ; c'est pour vous...

COLETTE.

N'achevez pas, c'est lui que je veux croire. Oui, je suis sûre de ton cœur : et je ne te rends pas le mien ; jamais je n'ai pu te l'ôter. Ta Colette est aujourd'hui bien plus heureuse que toi, puisque c'est elle enfin qui fera ton bonheur.

(Le marquis tombe à ses pieds, et se retourne vers Colin.)

LE MARQUIS.

Et toi, es-tu mon frère ?

COLIN, *l'embrasse.*

Il y a long-tems. *(à la Marquise)*
Madame, nous étions destinés à ne faire qu'une famille ; souffrez que votre fils épouse ma sœur, et que tout mon bien lui serve de dot.

LA MARQUISE.

Ah ! Colin, quelle vengeance ! et combien vous êtes au-dessus de moi !

72 JEANNOT ET COLIN ,

C O L I N .

Vous vous trompez , puisque c'est vous qui êtes malheureuse.

L E M A R Q U I S .

Eh ! ma mère , dites donc bien vite que vous me donnez à Colette.

L A M A R Q U I S È .

Hélas ! mes enfans , c'est moi qui me donne à vous . Mais comment pourrai-je réparer jamais...

C O L E T T E .

Ah ! ma mère , si vous saviez combien je vous dois pour le plaisir de vous appeller ma mère !

C O L I N .

J'ai ici de quoi vous acquitter avec vos créanciers . Nous donnerons à ta mère , mon cher Jeannot , ton patrimoine d'Auvergne ; la dot de ta femme restera dans mon commerce , que je ne ferai plus que pour vous deux .
(à la marquise.) Approuvez-vous ce que je lui propose ?

I. A

C O M É D I E. 73

LA MARQUISE.

Je vous devrai, Colin, bien plus que vous ne pensez ; vous m'avez appris que le bonheur n'est pas dans la vanité, et que la vertu seule vient au secours de l'infortune.

F I N.

Tome II.

¶

COPIES OF THE
LA MARCHISE
The first edition of this
work is scarce, and many
copies are sold for a high
price, and the value of the
work is increasing.

1788

M. J. B. 1788

H
M

HÉRO ET LÉANDRE,
MONOLOGUE LYRIQUE.

HÉRO
KONG

Il théâtr
de Sear
lée, s
allum
Il fa
le p
et su

ENTRE
toute l
voici l'
amour
cer dan
que c
pour t
les or
de ta

HÉRO ET LÉANDRE,
MONOLOGUE LYRIQUE.

Le théâtre représente l'Hellespont et le rivage de Sestos ; à droite, l'on voit une tour isolée, sur le haut de laquelle est un fanal allumé : les flots baignent le pied de la tour. Il fait nuit, la lune est dans son plein, le plus profond silence règne sur les flots et sur la rive. Héro sort de la tour.

H É R O.

ENFIN la nuit étend ses voiles sur toute la nature. Mon cher Léandre, voici l'heure où, n'écoutant que ton amour et ton courage, tu vas t'élan- cer dans les flots ; et sans autre guide que ce fanal que je viens d'allumer pour toi, tes robustes bras fendront les ondes, et te porteront dans ceux de ta bien-aimée.

(Elle regarde le ciel et la mer, et reste un moment plongée dans la rêverie.)

Avec quelle douce volupté je considère ce calme profond ! Comme la mer est paisible ! Comme l'air est pur ! Zéphyre même n'ose l'agiter : tout se tait, tout est tranquille. O mon ami ! tu ne dois entendre que la voix plaintive des alcyons, et le murmure des flots qui cèdent à tes efforts ; la lune bienfaisante te prête toute sa lumière ; l'onde, en la réfléchissant, semble vouloir la doubler... Ah ! toute la nature doit s'intéresser à l'amant qui expose sa vie pour voir sa maîtresse.

(Elle se promène avec l'air agité.)

Je ne sais quelle terreur secrète se glisse malgré moi dans mon sein. Cher Léandre, ne viens pas aujourd'hui... Ne viens jamais, si tu risques de perdre le jour. Cette mer est si fatale ! Hélé ! la malheureuse Hélé, trouva

MONOLOGUE LYRIQUE. 79

la mort dans ses flots : le bélier doré
put à peine sauver son frère... Tu n'as
rien toi, que mes vœux et ton cou-
rage... S'il arrivoit... Mais non, l'a-
mour, tous les dieux doivent veiller
sur toi.

(Elle s'adresse à la Lune.)

Belle Phœbé, ne quitte pas les cieux,
éclaire la route dangereuse que mon
amant doit parcourir, montre-lui tous
les écueils, fais-lui voir toujours la
terre, ne souffre pas que le moindre
nuage te dérobe un moment à ses
yeux; souviens-toi des peines que te
causa l'amour, et sauve un amant aussi
fidèle, aussi tendre que l'étoit En-
dymion.

*(Elle écoute avec attention; et dit
après une grande pause:)*

J'ai cru l'entendre; et ce n'est
qu'une vague qui a fait palpiter mon
cœur.

(Avec passion.)

O mon ami! redouble tes efforts;

80 HÉRO ET LÉANDRE,

que le feu qui te consumé te rende insensible au froid de l'onde. Hâte-toi de sortir de cet élément perfide , viens rassurer ton épouse éperdue , viens la presser dans tes bras. . . . Je crois te voir ; oui , je te vois ; tu fends les flots avec vitesse , tu laisses loin derrière toi un long sillon qui bouillonne ; les yeux toujours fixés sur ce fanal , tu reprends des forces à mesure que tu t'en approches : les astres , les étoiles , guides ordinaires du nautonnier , n'existent point pour toi ; ton seul astre , c'est ce flambeau , tu ne vois que lui dans le ciel ; tu ne connois que moi sur la terre , et l'univers se réduit pour toi à la seule tour que j'habite.

(*Avec inquiétude.*)

Mais l'amour égare mes sens. Léandre ne vient point : je n'apperçois rien sur les flots. Peut-être n'est-il pas aussi tard que je l'imagine , je me suis trompée moi-même , j'ai cru qu'il ar-

MONOLOGUE LYRIQUE. 81

riveroit plus vite en allumant plutôt
le flambeau.

*(Elle retourne vers la mer , regarde et
écoute attentivement.)*

Cependant il me semble qu'il n'a
jamais tardé si long-tems. J'ai déjà cal-
culé cent fois l'instant de son départ ,
la durée de son trajet, il devrait être
ici... Encore si la mer étoit agitée ,
je pourrois croire que la frayeur l'a re-
tenu.... Peut-être n'est-il point parti...
peut être de nouvelles amours... Ah!
Léandre , pardonne ; j'ose douter de
ton cœur : ah ! que le moindre vent
vienne troubler les eaux , et je n'accu-
serai plus que Neptune.

(Avec colère.)

Pourquoi faut-il que nous , qui n'a-
vons qu'une ame , nous ayons deux pa-
tries ? De quoi nous sert d'être si près
l'un de l'autre si nous sommes toujours
séparés ? Oui , j'aimerois mieux que l'u-
nivers entier fût entre nous deux.

32 HÉRO ET LÉANDRE,

(L'horizon commence à se couvrir de nuages, et la lune s'obscurcit.)

Mais le ciel devient plus sombre, la lune semble vouloir cacher sa tremblante lumière; mon cœur se serre... et si la tempête... Éloignons de funestes idées... Je me trompe, sans doute; la frayeur me fait voir des nuages qui n'existent point: j'ai si souvent éprouvé que loin de mon amant le ciel ne m'a jamais paru beau!

(La tempête commence et va toujours en augmentant.)

Qu'entends-je! non, ce n'est point une illusion, un bruit sourd semble sortir de l'abîme, il s'avance avec les ténèbres, il devient éclatant, la mer s'agite, les vents commencent à mugir, ils vont se déchaîner sur les vagues déjà blanchies....

(Avec l'accent de la douleur et de l'effroi.)

Dieux tout-puissans!... les forces m'abandonnent; chaque éclair, cha-

que coup de tonnerre porte la mort
dans mon cœur... Malheureuse... ! il
sera parti... il sera parti...

*(Elle tombe épuisée sur un rocher,
et se relève avec impétuosité.)*

Cher Léandre, retourne, il en est
tems encore... Retourne vers ton ri-
vage, ne songe qu'à sauver tes jours ;
je t'irai voir, l'amour me donnera des
forces : je suis sûre de faire le trajet
quand je t'aurai pour but de mon voyage.
Je ne suis pas certaine du retour ;
mais je t'aurai sauvé, je mourrai sa-
tisfaite.

*(La tempête est dans sa plus grande
force.)*

O Dieux ! quels éclats ! quelle tem-
pête ! les flots en fureur s'élancent con-
tre les éclairs, le tonnerre se précipite
sur les flots, les vagues et les airs ne
sont plus qu'un chaos sillonné de traits
de feu. Tous les élémens sont confon-
dus, et mon amant combat peut-être
seul contre toute la nature.

84 HÉRO ET LÉANDRE,

(Elle tombe à genoux , et s'écrie avec transport.)

O Neptune! ô Borée! appeaisez-vous, épargnez-le; il ne vous offensa jamais: un jour n'a jamais fini sans qu'il vous ait adressé des vœux. Vous connoissez l'amour; souvenez-vous de Phillyrè; souvenez-vous d'Orythie; prenez pitié des maux que vous avez soufferts vous-mêmes. Que vous faut il? que voulez-vous? je n'ai point de victime; mais si le sang est nécessaire pour vous appaiser, dites un mot, un seul mot, et ce poignard va percer mon cœur. Parlez; Léandre est en danger, Léandre succombe peut-être: par pitié, hâtez-vous de parler.

(La tempête s'appaise.)

Ils m'ont entendue. . . . Les vents s'appaisent, la mer se calme, les flots retombent à leur place, le ciel redevient serein, et je n'entends plus que le murmure des ondes qui gémissent encore de la fureur des aquilons.

(Avec

MONOLOGUE LYRIQUE. 85

(Avec l'émotion la plus tendre.)

Ah! Léandre, mon cher Léandre!
As-tu souffert cette tempête? Les dieux
t'auront protégé; ils viennent de cal-
mer la mer, c'est la marque sûre de
leur faveur. Léandre, tu vas venir,
je vais te voir: ah! comme je te
presserai contre mon sein! combien
tes périls vont ajouter de charmes à
notre réunion!

(Avec inquiétude et douleur.)

Mais l'obscurité se dissipe, l'on voit
déjà l'orient se teindre d'une couleur
vermeille; l'amante de Céphale chasse
devant elle les ténèbres, et Léandre
n'arrive point. Le calme est revenu
sur les flots, il ne l'est pas dans mon
cœur.

*(L'on voit le lever de l'aurore et la
naissance du jour.)*

Brillante aurore, daigne me par-
donner si jamais je ne t'adressai de
vœux. Léandre me quittoit toujours à
l'instant où tu paroissais; pouvois-je

désirer de te voir? Deviens aujourd'hui ma bienfaitrice, montre-moi mon amant; et que ce jour que tu précèdes, soit beau pour moi, comme il va l'être pour toute la nature.

(Elle va regarder sur un rocher.)

Oui, je le vois; c'est lui... Dieux immortels que ne vous dois-je pas! Ah! je sens bien que toutes mes peines n'ont pas assez payé ce doux moment...

(On voit dans le lointain Léandre qui fait des efforts pour se soutenir sur les eaux.)

Mais que vois-je? il s'éloigne.... il s'approche.... il semble lutter contre les flots... Mon sang se glace.... Je le distingue; ses forces sont épuisées, ses bras lassés ne peuvent plus le soutenir.... Léandre... Léandre... entends ma voix, qu'elle prolonge tes forces; encore un moment de courage, et tu seras dans les bras de ton épouse... Léandre tu ne m'entends pas.... tu ne peux plus résister.... Léandre.... en-

MONOLOGUE LYRIQUE. 87

core un effort. Il semble me tendre les mains , il semble implorer mon secours.... Oui , je vais m'élançer vers toi.... oui.... je vais mourir ou te sauver.... Je vais....

(Léandre s'enfonce dans les flots.)

Ciel ! il a disparu ; mes yeux le cherchent en vain.... Léandre... mon cher Léandre... ! Il n'est plus ... il n'est plus ; les flots l'ont englouti ?

(Elle reste long-tems immobile , et reprend avec lenteur.)

Il n'est plus : je ne le verrai plus : je ne le verrai jamais : il est mort pour moi. C'est moi , c'est moi qui l'assassine !

(Après une grande pause , avec fureur et désespoir.)

Dieux barbares , qui vous jouiez de mes douleurs , qui sembliez écouter mes vœux , pour rendre plus aigu le trait dont vous me déchirez ; Dieux de sang ! Dieux de malheur ! puisse le

destin, plus fort que vous, vous rendre tous les maux que je souffre ! Puisse votre immortalité ne servir qu'à les prolonger ! Et toi, mer affreuse, mer perfide ! tu n'as jamais causé que des maux, tu n'as jamais respecté que le crime : le guerrier farouche, l'avidé marchand, sont en sûreté sur tes flots ; et tu fais périr l'amant fidèle qui ne te demandoit que de le porter près de moi, qui t'invoquoit tous les jours, qui t'appelloit sa bienfaitrice ! va, puisse ta fureur se tourner contre toi-même ! puisse l'univers se dissoudre et retomber dans ton sein ! puisse la terre combler ton lit, et le chaos te détruire et te remplacer !

(Elle retourne sur le rocher.)

Je ne le verrai plus, je ne le verrai jamais ! Léandre, mon cher Léandre ! et as-tu pensé que je pourrai te survivre ? as-tu pensé que je pourrois jamais regarder cette mer odieuse ?

MONOLOGUE LYRIQUE. 89

Non, je t'irai chercher jusques dans
ses abîmes ; j'irai me rejoindre à la
plus chère moitié de moi-même. Qui
sait aimer, sait mourir, et cette mort
est un doux moment, puisqu'elle me
réunit à Léandre.

(Elle se frappe et se jette dans la mer.)

F I N.

THE HISTORY OF THE
LIFE OF JOHN DE Witt
BY JOHN DE Witt

IN TWO VOLUMES
THE SECOND VOLUME

AMSTERDAM
PRINTED BY J. VAN DORP
MDCCLXXII

L
L A
EN
M
Représ
les
du L

LE BAISER,
OU
LA BONNE FÉE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN VERS,
MÊLÉE DE MUSIQUE;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi, le lundi 26 Novemb. 1781.*

LE BAISER
OU
LA BONNETTE
COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,
MISE EN MUSIQUE;

Représenté pour la première fois par
les Comédiens Français ordinaires
du Roi, le Jeudi 25 Novembre 1761.

—●—
A V O U S.

J'AI chanté LE BAISER : ce sujet est
bien doux,

Souffrez que je vous le dédie ;
Tout ce qu'Alamir dit à sa chère Zélie,
Je ne l'ai pensé que pour vous.
Si votre cœur de cet hommage
Veut me payer par des bienfaits,
Le titre seul de mon ouvrage
Vous dira le prix que j'y mets.



PERSONNAGES.

AZURINE, mère d'Alamir.

ALAMIR, amant de Zélie.

ZÉLIE, princesse élevée par Azurine.

PHANOR, magicien.

BIRÈNE, fée.

UN ESCLAVE d'Azurine.

Suite d'Azurine, prêtresses, soldats
de Phanor, esclaves.

*La scène est, aux deux premiers actes,
dans le palais d'Azurine ; au troi-
sième, dans les états de Phanor.*

«—————»
LE BAISER,
O U
LA BONNE FÉE;
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALAMIR, ZÉLIE.

A I R.

A L A M I R.

JE t'en conjure, ma Zélie,
Ne me cache plus ta douleur.
Hélas ! dans mon ame attendrie
Craindrois-tu d'épancher ton cœur ?
Sois bien sûre, ma tendre amie,
Que l'amour saura te calmer ;

F 6

Et que les peines de la vie
Font mieux sentir le bonheur de
s'aimer.

Pourquoi me dérober tes larmes?
Je dois tout partager, jusqu'au moin-
dre soupir.

Ne suis-je plus cet Alamir
A qui tu confiois tes plaisirs, tes
alarmes?

Tu ne m'aimes donc plus? | T O A

Z E L I E.

Ah ! je n'aime que toi ;
Mais je crains...

A L A M I R.

Que crains-tu ?

Z E L I E.

Mon ami, laisse-moi,
C'est peut-être en vain que je tremble
A quoi bon te donner des chagrins su-
perflus?

A L A M I R.

Et comptez-vous pour rien de s'affliger
ensemble ?

Z E L I E.

Eh bien ! je ne résiste plus...
 J'avois pourtant promis de garder le si-
 lence ;

Mais il faut toujours t'obéir :

Avec toi l'on ne peut tenir

Que les sermens d'amour et de cons-
 tance.

Tu sais que depuis notre enfance,

Destinés à nous voir époux ,

Nos premiers sentimens , nos plaisirs les
 plus doux

Furent l'amour et l'espérance.

A L A M I R.

Qui pourroit troubler les beaux jours

Que notre heureux sort nous destine ?

Nous dépendons de ma mère Azurine ;

Elle a vu naître nos amours ,

Elle veut nous unir.

Z E L I E.

Oui, sa bonté touchante

Ne s'occupe de rien que de notre bon-
 heur.

98 LE B A I S E R ,

Mais tu connois ce cruel enchanteur
Dont le nom seul inspire l'épouvante,
Phanor ?

A L A M I R .

Eh bien ?

Z E L I E .

Il demande ma main.

Ta mère, de frayeur saisie ,
A voulu lui répondre en vain
Qu'à toi l'amour m'avoit unie.
Hélas ! rien n'a pu le fléchir.

N'importe, a-t-il repris, Zélie est ho-
norée

De ma recherche ; elle doit obéir :
Dans deux jours je viendrai finir cet hy-
ménée.

Il est parti.

A L A M I R .

Demain sera donc la journée
Où je n'aurai plus qu'à mourir.

Z E L I E .

Calme-toi, mon ami, notre mère est
allée

C O M É D I E. 99

Consulter sur notre destin
Cette vieille et savante fée
Dont l'oracle est toujours certain.
Attendons son retour ; cet oracle in-
faillible

Rassurera ton ame trop sensible.

D U O.

A L A M I R.

Je n'en croirai que ton cœur,
Sur le destin de ma vie.

Z E L I E.

Ne doute pas de mon cœur,
Il est à toi pour la vie.

A L A M I R.

Est-il à moi ?

Z E L I E.

Il est à toi,
Il est à toi pour la vie.

A L A M I R.

T'adorer fait mon bonheur.

Z E L I E.

Te plaire, ma seule envie.

100 L E B A I S E R ,

A L A M I R .

Phanor ne peut rien contre moi,
Si tu penses toujours de même.

Z E L I E .

Toujours t'aimer, voilà ma loi,
Mon plaisir et mon bien suprême.

A L A M I R .

Phanor ne peut rien contre moi.

Z E L I E .

Je t'aimerai toute ma vie :
Mais, hélas ! . . .

A L A M I R .

Quelle est ta frayeur ?

Z E L I E .

Je crains le pouvoir du génie.

A L A M I R .

Je n'en croirai que ton cœur,
Sur le destin de ma vie.



SCÈNE II.

ZELIE, ALAMIR, AZURINE,
suite d'Azurine.

ZELIE.

C'EST vous, ma mère ! ah ! nous brû-
lons d'apprendre
Quel est le sort qui nous attend.
Pardonnez ; il sait tout, je n'ai pu m'en
défendre.

AZURINE.

Je me doutois, ma chère enfant,
Que vous ne seriez pas discrète,
Mais rassurez-vous cependant,
Votre félicité parfaite
Ne dépend plus que d'un serment
Que vous ferez à votre mère.

ALAMIR.

Un serment ! Quel est-il ?

ZELIE.

Hélas ! il me sembloit

Que mon cœur avoit déjà fait
Tous les sermens que l'on peut faire ;

A Z U R I N E .

J'ai traversé la paisible forêt
Qu'habite la sage Birène ;

Je m'attendois à voir dans un antre
secret

Une effrayante magicienne ,

Au front pâle et sévère , aux yeux étin-
celans ,

Et dont le cœur endurci par le tems
Seroit peu touché de ma peine .

Que je connoissois mal celle que je cher-
chois !

Birène , en me voyant , auprès de moi
s'empresse ,

Me promet son appui , ses conseils , ses
bienfaits ,

M'exhorte à soulager la douleur qui me
presse :

Je vois bientôt que rien ne doit m'inti-
mider ,

Et que de la triste vieillesse

Birène n'a voulu garder

Que la douceur et la sagesse .

A L A M I R.

Eh bien ?

A Z U R I N E.

Je lui dis nos malheurs ;
Je lui peins vos amours , mes chagrins ,
ma tendresse.

Mon seul récit la touche , l'intéresse ;
En m'écoutant , ses yeux se mouillent de
ses pleurs.

» Tremblez , m'a-t-elle dit , je connois
la puissance.

» De ce cruel Phanor qui cause vos
douleurs ,

» L'ingrat tient de moi sa science.

» Peut-être pourrons-nous prévenir ses
desseins :

» Calmez-vous , je vais lire au livre des
destins ”.

A I R.

Alors sa voix par les ans affoiblie
M'explique le sombre avenir ;
De pleurs sa vue est obscurcie ,
Votre destin la fait frémir.

Elle gémit ; elle s'écrie :

- » Que je te plains, jeune Alamir !
- » Un seul moment peut te ravir
- » Celle qui règne sur ton ame.
- » Allez, hâtez-vous de l'unir,
- » A l'aimable objet qui l'enflamme.
- » Mais qu'Alamir redoute son bonheur :
- » Un seul baiser pris à Zélie
- » Peut changer en jour de douleur
- » Le jour le plus beau de sa vie ».

A L A M I R E T Z E L I E.

Un seul baiser ?

A Z U R I N E.

Un seul baiser pris à Zélie
 Peut changer en jour de douleur
 Le jour le plus beau de sa vie.

A L A M I R.

Quoi ! le jour de notre hyménée,
 Un baiser nous perdrait tous deux ;

A Z U R I N E,

Hélas ! l'oracle est rigoureux.
 Je sais qu'un jour est une année
 Quand le soir on doit être heureux,

A L A M I R.

Mais vous savez aussi, ma mère,
Que le sens d'un oracle est souvent un
mystère ;

On ne l'entend jamais bien clairement.

A Z U R I N E.

Le vôtre est clair, mon fils ; il dit ex-
pressément

Que le jour de votre hyménée,
Un baiser pris à l'objet de vos vœux
Avant la fin de la journée
Feroit le malheur de tous deux.

Z E L I E.

Ne dit-il pas aussi, ma mère,
Qu'avant tout il faut nous unir ?

A Z U R I N E.

Oui, votre hymen est nécessaire.
Mais puis-je compter qu'Alamir
Observera la loi sévère
Que le destin...

A L A M I R.

Recevez-en ma foi.

Z E L I E.

D'ailleurs, maman, comptez sur moi ?
Je vous répond de tout.

A L A M I R.

Rien ne sera pénible,
Puisqu'il s'agit de mériter sa main :
Mais, ma mère, Phanor doit revenir
demain ;
S'il revenoit ce soir, il seroit impossible
De nous unir.

A Z U R I N E.

Je le voudrois en vain.

Que nous conseilles-tu, Zélie ?

Z E L I E.

Moi, je m'en fie à vous ; vous saurez
tout prévoir :

Je crois pourtant que le génie
Pourroit bien arriver ce soir.

A Z U R I N E.

Allons, mes enfans, je suis prête
A conclure un hymen objet de vos
souhairs.

Mais il nous faut du moins quelques
apprêts,

Des fêtes...

A L A M I R.

Non, ma mère, il ne faut point de fête ;
Quand on est au jour du bonheur,
Un mot suffit à notre cœur.

N'attendez pas les flambeaux d'hyménée,

Pour nous unir tous deux d'un lien
éternel.

Ah ! pour tenir la foi que l'amour a
donnée,

On n'a pas besoin d'un autel.

A Z U R I N E.

Non, mon fils ; c'est aux yeux de ma
cour réunie,

Que vous vous promettez un amour
immortel :

Le jour le plus beau de la vie

Doit être le plus solennel.

(à sa suite.)

Préparez leur hymen ; que ma cour
rassemblée

Soit dans ces lieux témoins de leurs
sermens.

108 LE BAISER ,

Et puissent-ils jouir dans ces heureux
montens

D'une félicité qui ne soit point troublée!

Z E L I E.

Ah! pour la mieux sentir, nos ames
sont d'accord.

ALAMIR, *à sa mère très-vivement.*

Vous qui me connoissez, jugez de mon
transport.

Heureux par vous, heureux par elle,
Toujours aimé, toujours fidèle,
Vous cherir, l'adorer et vivre pour
vous deux,

Voilà mon sort, voilà mes vœux.

A l'amour comme à la tendresse

Je saurai donner tout mon cœur;

Entre vous deux j'ignorerai sans

cesse,

Qui fait le plus pour mon bonheur,

De ma mère ou de ma maîtresse.



SCÈNE

SCÈNE III.

AZURINE, ZÉLIE, ALAMIR,
toute la cour d'Azurine.

De jeunes prêtresses ont dressé un autel, et l'ont paré de guirlandes; la statue de l'Amour est sur cet autel, les prêtresses lui offrent des fleurs.

A Z U R I N E.

VOICI l'autel, mes chers enfans;
Préparez-vous, je vais recevoir vos sermens.

(Azurine se met auprès de l'autel, Alamir et Zélie sont aux deux côtés; les prêtresses commencent l'hymne à l'Amour.)

F I N A L E.

H Y M N E A L' A M O U R.

Dieu de la tendresse,
Daigne protéger deux cœurs

Tome II.

G

110 LE B A I S E R ,

Qui de toi seul s'occuperont sans cesse,

Tes faveurs

Sont les biens de la jeunesse,

Tes ardeurs

Font sa plus belle richesse ;

Et tes erreurs

Consolent encor la vieillesse.

ALAMIR, *la main sur l'autel.*

Je jure au dieu d'amour

Qui m'enflamme pour elle

De l'aimer autant qu'elle est belle,

Del'adorer jusqu'à mon dernier jour.

ZELIE, *la main sur l'autel.*

Je jure au dieu puissant, dont mon cœur

suit les loix,

De brûler pour toi seul de l'ardeur la

plus pure.

Hélas! quand je t'ai vu pour la première
fois,

Mon cœur promet tout ce qu'il jure.

A Z U R I N E.

Je vous unis, soyez heureux :

Que la chaîne qui vous engage

COMÉDIE. III

Vous rende encore plus amoureux,
Sans l'amour, c'est un esclavage;
Avec l'amour, c'est le bonheur des
dieux,

TOUT LE MONDE.

Que l'hymen qui vous engage,
De vos cœurs redouble les feux :
Sans l'amour, ces doux nœuds
Seroient un esclavage ;
Avec l'amour, c'est le bonheur des
dieux.

A ZURINE.

Dans l'âge heureux de la jeunesse,
L'on ne vit que pour les amours ;
Mais songez que votre tendresse
Doit embellir mes derniers jours.

TOUT LE MONDE.

Que l'hymen qui vous engage,
De vos cœurs redouble les feux :
Sans l'amour, ces doux nœuds
Seroient un esclavage ;
Avec l'amour, c'est le bonheur des
dieux.

112 LE BAISER,

ALAMIR.

Ah ! ce bonheur est votre ouvrage !
Nous le sentons plus vivement,
Et rien ne peut...

SCÈNE IV.

AZURINE, ZÉLIE, ALAMIR,
toute la cour d'Azurine, un esclave.

L'ESCLAVE.

PHANOR arrive en ce moment.
(*Il sort*)

SCÈNE V.

ALAMIR, ZÉLIE, AZURINE,
suite d'Azurine.

AZURINE.

O ciel ! ô ciel ! que faut-il faire
Pour sauver ces tendres amans ?

ALAMIR ET ZELIE.

Nous n'espérons qu'en vous, ma mère;
N'abandonnez pas vos enfans.

AZURINE.

Songez, songez à vos sermens,
Et nous braverons sa colère.

(à sa suite.)

Et vous, éloignez de ces lieux

Cet appareil trop suspect à ses yeux.

(L'on fait disparaître l'autel.)

Votre destin tient à votre prudence;
Dissimulez, je l'entends qui s'avance.

*(L'on entend le bruit de la marche de
Phanor; il paroît bientôt suivi de
soldats, d'esclaves noirs, blancs, de
toutes les nations, Phanor est super-
bement habillé, et doit avoir la taille
et l'air farouche d'un magicien con-
quérant.)*



SCENE VI.

AZURINE , ALAMIR , ZÉLIE ,
 PHANOR, *suite d'Azurine, soldats
 et esclaves de Phanor.*

PHANOR.

V OICI le jour, belle Zélie,
 Où l'amour va me rendre heureux ;
 A votre sort je viens unir ma vie,
 Et vous offrir mon empire et mes vœux,
 Soyez ma seule souveraine,
 Je mets à vos pieds ma grandeur ;
 Songez qu'en régnañt sur mon cœur,
 Du monde entier vous êtes reine,
 Daignez-vous répondre à mes vœux ?

ZÉLIE.

Seigneur, . .

ALAMIR.

O ciel ! qu'allez-vous dire ?

ZÉLIE.

Ma mère sait si je désire
 De partager votre sort glorieux.

A L A M I R, *bas à Zélie.*

Eh quoi ! vous trahissez mes feux !

Z É L I E, *bas à Alamir.*

Pour toi seul je crains sa colère.

P H A N O R.

Guerriers et peuples de la terre,

Soumis à mes commandemens,

Célébrez dans vos chants,

Le nom de celle qui m'est chère.

A L A M I R, *à Zélie.*

Vous gardez ainsi vos sermens !

A Z U R I N E, *à Alamir.*

Mon cher fils, retiens ta colère.

LES ESCLAVES DE PHANOR.

Célébrons dans nos chants

Cet hymen et ce jour prospère ;

Le vainqueur de la terre

Est le plus heureux des amans.

S U I T E D'AZURINE, *à demi-voix.*

Protégez ces enfans,

Dieu de l'amour et du mystère ;

Joignez-vous à leur mère

Pour sauver ces tendres amans.

116 LE B A I S E R ,

PHANOR, à Zélie.

Règnez sur un peuple fidèle :
Et si le sort comble mes vœux,
Votre empire doit être heureux
Autant que l'amour vous fit belle.

LES ESCLAVES DE PHANOR.

Célébrons dans nos chants.
Cet hymen et ce jour prospère ;
Le vainqueur de la terre
Est le plus heureux des amans.

PHANOR, à Azurine.

Venez fixer les doux instans
Qui vont m'unir à celle qui m'est
chère.

ALAMIR ET ZELIE.

Nous n'espérons qu'en vous, ma
mère,
N'abandonnez pas vos enfans.

AZURINE, à part.

Hélas ! hélas ! que faut-il faire,
Pour sauver ces tendres amans ?

(Ils sortent tous.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

A I R.

A L A M I R, *seul.*

NON, je ne puis contenir ma fureur.
 Ingrate, perfide Zélie,
 Phanor à mes yeux vous supplie
 D'écouter ses vœux, son ardeur,
 Sans que votre courroux éclate!
 Perfide, ingrate,
 Vous souffrez que Phanor se flatte
 De pouvoir toucher votre cœur!
 Non, je ne puis contenir ma fureur.



SCÈNE I.

ALAMIR, ZÉLIE.

DUO.

ALAMIR.

EH bien, Zélie,
C'est ainsi que je suis aimé?

ZÉLIE.

Qu'a fait Zélie?

Et de quoi te vois-je alarmé?

ALAMIR.

Vous écoutiez le génie,
Vous ne pensiez plus à moi.

ZÉLIE.

Un coup-d'œil m'auroit trahie ;
Je ne tremblois que pour toi.

ALAMIR.

Ah ! votre prudence est extrême.

ZÉLIE.

Je ne tremblois que pour toi.

COMÉDIE. 119

A L A M I R.

On n'est pas prudent quand on aime,
Et l'on s'expose sans effroi.

Z E L I E.

Mais en exposant ce qu'on aime,
On expose bien plus que soi.

A L A M I R.

Non, non, Zélie,
Vous ne pensiez plus à moi.

Z E L I E.

Hélas ! Zélie
Ne frémissait que pour toi.

S C È N E I I I.

A L A M I R, Z E L I E, A Z U R I N E.

A Z U R I N E.

COURAGE, mes enfans, disputez-
vous bien fort ;

J'aime mieux vous voir en querelle,

Que si vous étiez trop d'accord,

Ma peine étoit déjà mortelle.

120 L E B A I S E R ,

De vous savoir ensemble et loin de moi.
Alamir, dites-moi pourquoi
Vous avez fui loin de ma vue?

A L A M I R .

Pardonnez ; mais Phanor qui veut m'ô-
ter son cœur ,
Qui lui jure à ses pieds une éternelle
ardeur ,
C'est un spectacle qui me tue :
Non , je ne puis le soutenir.

A Z U R I N E .

Je conçois, mon cher fils, combien tu
dois souffrir.
Mais revenez tous deux ; je crains que
votre absence
Ne donne des soupçons au cruel en-
chanteur.

A L A M I R .

Défiez-vous plutôt de ma présence ,
Je n'étois déjà plus maître de ma fureur.
Retournez vers Phanor, et que votre
prudence
En m'éloignant de lui , prévienne mon
malheur ;

Laissez-moi

Laissez-moi dans ces lieux, ou craignez
pour ma vie.

A Z U R I N E.

Je vais donc emmener Zélie.

A L A M I R.

Oh ! non ma mère ; ou je vous suis :
Je ne la quitte plus, vous me l'avez
donnée.

A Z U R I N E.

Tu me fais trembler, mon cher fils.
Si vous me promettiez d'achever la
journée
Sans cesser de vous disputer...

Z E L I E.

Oh ! je vous le promets ; vous pouvez
nous quitter.

A Z U R I N E.

Hélas !

Z E L I E.

Fiez-vous à Zélie.

A Z Ū R I N E.

Allons, je vais retrouver le génie ;
Je vais tâcher, par mes adroits dis-
cours,

Tome II.

H

De lui dérober vos amours ,
 Et de tenir sa prudence endormie.
 Il faut , jusqu'à demain , éviter son
 courroux :

Mais , dans le péril qui nous presse ,
 J'attends bien moins de mon adresse
 Que de mon amitié pour vous.
 Tendre amitié , viens , je t'appelle ,
 Inspire-moi dans ce dangereux jour ;
 Donne tout l'esprit de l'amour
 A la tendresse maternelle.

Adieu , mes chers enfans ; n'oubliez pas
 tous deux

Que mon sort dépendra de votre des-
 tinée.

Une mère est toujours la plus infortunée.
 Quand ses enfans sont malheureux.

(Elle sort.)



SCÈNE IV.

ALAMIR, ZÉLIE.

*(Ils restent quelque tems sans parler ;
Alamir dit ensuite à voix basse , et
sans regarder Zélie.)*

ALAMIR.

EN nous quittant , il semble que ma
mère

Redoute que votre colère

Ne s'appaise bientôt.

ZÉLIE.

Elle me connoît mal ;

Vos soupçons m'ont trop offensée.

(plus tendrement.)

Vous, qui lisez toujours si bien dans ma
pensée,

Avez-vous pu craindre un rival ?

ALAMIR.

Ecoutez-moi...

ZÉLIE.

Je ne veux rien entendre.

H 2

124 LE BAISER ,

A L A M I R.

Permettez-moi de me défendre.

Z E L I E.

Vos efforts seroient superflus ;

Vous avez douté de Zélie.

A L A M I R.

Mais daignez...

Z É L I E , *avec humeur.*

Ne me parlez plus :
L'oracle le défend , et moi je vous en
prie.

A L A M I R.

Hélas ! à peine l'hyménée
Nous rend époux , que nous voilà
brouillés.

Z E L I E.

C'est le plus sûr moyen de passer la
journée

Sans manquer au serment.

A L A M I R.

Puisque vous le voulez ,
Je conviens que j'ai tort ; mais vous se-
riez cruelle

Si vous me refusiez un pardon généreux :
N'avons nous pas assez, dans ce jour
dangereux ,

De la loi qui nous cause une gêne mor-
telle ?

Ah ! ce n'est qu'aux époux heureux
Qu'il est permis d'être en querelle.

Z E L I E.

Je n'écoute rien ; laissez-moi.

A L A M I R.

Mais enfin...

Z E L I E.

Vous doutez sans cesse de ma foi,
Et vous avez raison ; je deviens infidèle.
*(Il se fait un moment de silence , après
quoi Alamir commence le duo d'une
voix basse et timide.)*

D U O.

A L A M I R.

Quand un amant n'est point jaloux,
Il n'aime point d'amour extrême.

Z E L I E.

Quand un amant devient jaloux,
Il n'estime point ce qu'il aime.

A L A M I R.

Comment ?

Z E L I E.

Eh bien ?

A L A M I R.

Que dites-vous ?

Z E L I E.

Je ne dis rien.

A L A M I R.

Quand un amant n'est point jaloux,
Il n'aime point d'amour extrême.

Z E L I E.

Quand un amant devient jaloux,
Il n'estime point ce qu'il aime.

A L A M I R.

C'est une offense bien légère
Que le soupçon d'un tendre amant.

Z E L I E.

Sur-tout quand l'amant sait nous
plaire,
Notre courroux ne dure qu'un mo-
ment,

A L A M I R.

Est-il passé?

Z E L I E.

Mais je le croi.

A L A M I R.

Ah! tu diras donc comme moi?

Z E L I E.

Oui, oui, je dirai comme toi.

E N S E M B L E.

Quand un amant n'est point jaloux,

Il n'aime point d'amour extrême:

On craint toujours de perdre ce qu'on
aime;

Quand l'amour fait notre bien le plus
doux...

A L A M I R.

Veux-tu me pardonner tout ce que je
t'ai dit?

Z E L I E.

Tu n'as donc plus de jalousie,

Et la raison vient calmer ton esprit?

A L A M I R.

La raison! Hélas! mon amie,

128 LE B A I S E R ;

J'ai bien du malheur avec toi :
Nous disputons toute la vie ,
Et jamais la raison ne décide pour moi :

Z E L I E .

Ton air humble et ta modestie
Seront d'inutiles détours.
Crois-moi , restons brouillés.

A L A M I R , *voulant baiser sa main.*

Le pourrais-tu , Zélie ?

Z E L I E .

Et l'oracle , Alamir !

A L A M I R , *s'éloignant précipitamment.*

Oh ! j'y pense toujours ,
Et sur tout à présent que ma mère est
sortie.

Voici l'instant de s'observer :

C'est sûrement pour m'éprouver
Qu'aujourd'hui tu parois mille fois plus
jolie.

Mais je veux oublier que j'ai reçu ta foi ,
Je ne veux plus parler ni m'occuper
de toi ;

Tu verras ma sagesse extrême ,

ZELIE.

Malgré tes projets, mon ami,
Je crains dans un moment de te revoir
le même.

Tiens, va t'asseoir là-bas ; je vais m'as-
seoir ici :

Nous causerons bien mieux.

*(Elle place deux fauteuils aux deux
extrémités du théâtre)*

ALAMIR, *s'asseyant.*

C'est pousser la prudence
Assurément bien loin : mais n'importe,
voyons ;

Tu n'as qu'à décider ce dont nous par-
lerons ,

Je veux au même point porter l'obéis-
sance.

ZELIE.

Mais nous pouvons parler de ce que tu
voudras ,

Pourvu que tu n'approches pas :

C'est la seule loi que j'impose.

H 5

130 L E B A I S E R ,
Si tu m'en crois pourtant , avant la fin
du jour

Nous ne parlerons pas d'amour.

A L A M I R .

Je le veux bien , soit , parlons d'autre
chose.

(Il se fait un long silence .)

J'écoute au moins.

Z E L I E .

Moi , mon ami , j'attends.

A L A M I R .

Mais je ne sais parler que de mes sen-
timens ,
Et tu ne le veux pas.

Z E L I E .

Je t'arrête bien vite.
Mon cher ami , laissons-là ce discours ,
Il pourroit finir mal ; nous pleurerions
ensuite :

Tâchons d'oublier nos amours.
Il faut chercher à nous distraire :
Seule avec toi , je crains également
Et de parler et de me taire.

Je vais chanter, tu m'as dit si souvent
 Que c'étoit par ma voix que j'avois su
 te plaire
 Écoute-moi.

A L A M I R.

T'entendrai-je d'ici?

Z E L I E.

Oh ! n'approche pas, mon ami,
 Ou je vais retrouver ma mère.

A I R.

Le zéphir amoureux de la rose nouvelle
 Ne quitte plus cette charmante fleur ;
 Il vole sans cesse autour d'elle :
 Tant qu'il modère son ardeur ,
 La rose pour lui renouvelle
 Et son éclat et sa fraîcheur.

Mais s'il devient téméraire ,
 Et que , cédant à son transport ,
 Il agite la fleur légère ,
 Il l'effeuille, il cause sa mort.

A L A M I R.

J'entends bien la leçon ; mais je crois ,
 mon amie ,

132 LE B A I S E R ,

Que nous avons bien mal interprété
L'oracle que ma mère a tantôt rapporté.

» Un seul baiser pris à Zélie ,

» Suffit pour faire leur malheur ».

J'explique mieux que toi , dans le fond
de mon cœur ,

Cet oracle que je déteste.

Un baiser pris à toi nous seroit bien fu-
neste ;

Mais si tu le donnois , il porteroit bon-
heur.

(Il s'approche.)

Z E L I E .

Non , non , ce n'est pas là ce que nous
dit Birène ,

Moi , je l'entends tout autrement.

A L A M I R .

Mais je voudrois du moins que cette ma-
gicienne

Nous eût parlé plus clairement.

(Il s'approche.)

Z E L I E , à part.

Moi , je voudrois voir revenir ma
mère

ALAMIR, *toujours s'approchant.*

Que me dis-tu?

ZÉLIE.

Je dis que tu n'observes guère

Ni mes ordres ni ton serment.

ALAMIR *se recule brusquement.*

Qu'il eût pensé qu'un si doux hyménée

Me causeroit tant de tourment!

Jen'ai jamais trouvé si longue la journée.

(*Il se lève.*)

ZÉLIE.

Cependant je suis avec toi.

ALAMIR, *très-vivement.*

Non, ce n'est pas être avec moi.

Vous m'assignez loin de vous une
place ;

Vous défendez, jusqu'à la fin du jour,
Que j'ose vous parler d'amour.

Eh! que veux-tu que je fasse?

Cruelle, réponds-moi, l'amour est mon
bonheur ;

Il est mon bien, il est ma vie.

Je ne sais rien qu'aimer Zélie,

Je ne veux rien que posséder son cœur.

Me livrer tout entier à ma brûlante
ivresse,

Ne respirer qu'amour, ne sentir que ses
feux,

Ne voir que toi, te voir sans cesse,
Et toujours puiser dans tes yeux

Et mon honneur et ma tendresse,
C'est le plus cher, c'est le seul de
mes vœux,

Et tu voudrais me l'interdire....

Donne-moi plutôt le trépas.

(Il se met à ses genoux.)

Z É L I E, émue.

Mon ami... tu vois bien que tu n'es plus
là-bas.

A L A M I R.

Laisse-moi t'adorer; partage mon délire.

Eh! n'ai-je pas reçu ta foi?

Tu m'appartiens, je suis à toi :

J'ai tant de plaisir à te dire,

Tu m'appartiens, je suis à toi!

Deux amans, ma chère Zélie,

Qui ne sauroient rien que cela,

Auroient assez de ces mots-là,
Pour se parler toute la vie.

ZELIE, *troublée.*

Alamir...

A L A M I R.

Eh bien?

Z E L I E.

Quittons-nous.

A L A M I R.

Quoi ! tu voudrois ôter à mon ame
éperdue

Le seul plaisir permis, le bonheur de ta
vue ?

Eh ! que crains-tu ? Je suis tremblant à
tes genoux.

Z E L I E, *dans le dernier trouble, se
penche sur Alamir ; leurs visages
sont tout près de se toucher.*

Je crains ce langage si doux

Qui se fait toujours trop entendre ;

Ton air soumis, ta voix si tendre,

Tout avec toi m'inspire la frayeur.

Je n'ose respirer l'air que ta bouche en-
flamme ;

136 L E B A I S E R ,

Il porteroit jusqu'à mon ame

Tout le feu qui brûle ton cœur.

A L A M I R , *transporté.*

Ah ! ma Zélie....

(*Il l'embrasse ; Phanor et sa suite
paroissent.*)

S C E N E V.

ALAMIR , ZÉLIE , PHANOR , *suite*
de Phanor , AZURINE.

P H A N O R .

E L L E n'est plus à toi.

F I N A L E .

A L A M I R .

O ciel ! Zélie....

Z E L I E .

Cruel génie !

P H A N O R .

Elle n'est plus à toi.

Z E L I E .

A lui seul j'ai donné ma foi.

COMÉDIE. 137

ALAMIR.

Non, non, je ne la quitte pas.

PHANOR.

Crains ma vengeance.

ZELIE.

Je veux mourir entre ses bras.

PHANOR.

Vous êtes sous ma puissance.

AZURINE, *à son fils.*

Cédez, cédez à sa puissance,

N'irritez pas sa vengeance.

PHANOR.

Redoute un horrible trépas.

ALAMIR ET ZELIE.

Non, non : je ne te quitte pas.

Pour toujours nous sommes ensemble.

PHANOR.

Craignez qu'un horrible trépas

Pour jamais ne vous rassemble.

ALAMIR ET ZELIE.

Si nous devons mourir ensemble,

Nous demandons le trépas.

P H A N O R .

Non, non, il faut quitter Zélie.
Qu'on l'entraîne.

*(Les soldats de Phanor viennent pour
arracher Zélie à son amant.)*

A L A M I R .

Arrêtez... arrachez-moi la vie.
(Il tombe à genoux devant Phanor.)

Par pitié, privez-moi du jour ;
Un rival est toujours à craindre :
C'est dans mon sang qu'il faut éteindre
Votre colère et mon amour.
Arrachez-moi ma triste vie,
Je vous le demande à genoux.
M'enviez-vous le sort trop doux
De mourir aux pieds de Zélie ?

P H A N O R .

Non, tu vivras pour souffrir davantage,
Pour regretter Zélie et ton bonheur.

A L A M I R , *se relevant furieux.*

Eh bien ! crains ma fureur,
Crains l'excès de ma rage.
Je ne te quitte pas ;

J'obséderai tes pas.
 Je te dirai sans cesse ;
 J'eus toute sa tendresse ;
 Elle m'aima jusqu'au trépas,
 Elle m'aima jusqu'au trépas...
 Je saurai te forcer de m'arracher la vie.

PHANOR.

(à ses soldats)

Un mot va me venger.... Qu'on enlève
 Zélie.

(Les soldats l'arrachent des mains d'Alamir, et l'emportent dans leurs bras.)

ZÉLIE.

O ciel!

ALAMIR, au désespoir.

Je ne te quitte pas.

AZURINE, le retenant.

Mon cher fils, arrêtez.

ALAMIR.

Je veux suivre ses pas.

PHANOR.

Redoute un horrible trépas.

ZÉLIE, de loin.

Adieu cher Alamir...

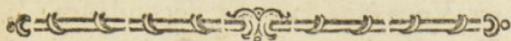
140 LE BAISER,

A L A M I R.

Non, je cours au trépas.

*(Il s'échappe des bras de sa mère pour
suivre Phanor qui a disparu avec
Zélie ; Azurine cour après son fils.)*

Fin du second acte.



ACTE III.

Le théâtre représente un désert horrible ; au milieu , sur un roc aride et escarpé , s'élève une tour. On entend derrière la scène le bruit des soldats de Phanor : on les voit bientôt paroître avec Phanor et Zélie.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHANOR, ZÉLIE, *suite de Phanor.*

PHANOR, *à sa suite.*

ELOIGNEZ-VOUS.

(à Zélie.)

Écoutez-moi, Zélie.

Vous voici dans des lieux soumis à mon
pouvoir ;

Vous devez pour jamais renoncer à
l'espoir

De vivre dans votre patrie
Avec l'indigne objet qui vous tint sous
sa loi.

Vous êtes sous ma dépendance ;
 Dans l'univers entier, il n'est point de
 puissance
 Qui tentât seulement de vous ravir à moi.
 C'est à vous de juger s'il vous est né-
 cessaire

D'apaiser un maître en courroux ,
 De lui faire oublier l'amour d'un témé-
 raire ,
 Et l'affront qu'il reçut en soupirant pour
 vous.

Il est un seul moyen d'obtenir votre
 grace ;

Vous pouvez me fléchir.

Z E L I E .

Que faut-il que je fasse ?

P H A N O R .

Phanor cherche à vous pardonner ;
 Il veut finir votre esclavage.
 Oui, malgré vos mépris, et malgré vo-
 tre outrage ,

Je sens que vous devez régner
 Sur ce cœur qui vous aime encore ;
 J'en rougis, mais je vous adore :

Partagez mon amour, approuvez mon
ardeur,

Et des ces lieux vous êtes reine ;

Mes sujets, mon pouvoir, mes états,
ma grandeur,

Tout est à vous, et de ma souveraine

Rien ne pourra jamais altérer le bonheur.

Mais si, par un refus que je crois im-
possible,

Vous osez repousser mes bienfaits et
mon cœur,

Vous voyez cette tour, affreuse ; inac-
cessible,

Cette tour où jamais l'astre du jour
n'a lui.

Elle deviendrait aujourd'hui

Votre redoutable demeure.

Là, sans secours et sans appui,

Vous déploreriez à toute heure

Votre imprudence et votre amour.

Vous entendez l'arrêt que ma bouche
prononce ;

Vous choisirez, et me rendrez réponse.

(Il veut s'en aller, Zélie l'arrête.)

ZÉLIE.

Mon choix est fait.

PHANOR.

Eh bien?

ZÉLIE.

Qu'on me mène à la tour.

PHANOR.

Perfide, c'en est trop. Soldats, qu'on
me délivre

D'un objet odieux qui mérite la mort.
Pour la punir, je veux la laisser vivre :
Mais que dans cette tour elle achève son
sort.

(*Les soldats enferment Zélie dans la
tour.*)

A I R.

Devenons impitoyable,
Que rien n'arrête mes fureurs ;
Méritons la haine implacable
Que je trouve dans tous les cœurs.
Je lui soumettois mon empire ;
J'oublois mes transports jaloux ;
Je lui demandois à genoux

Les

Les loix qu'elle vouloit prescrire :
 Un coup d'œil, un tendre sourire
 M'alloit rendre facile et doux. . .

Devenons impitoyable ,
 Que rien n'arrête mes fureurs ;
 Méritons la haine implacable
 Que je trouve dans tous les cœurs.
 (*Il sort avec toute sa suite.*)

SCÈNE II.

BIRÈNE , AZURINE , ALAMIR.

AZURINE.

OU nous conduisez-vous, Birène,
 Vous qui, sensible à notre peine,
 Voulez changer notre sort malheureux?

ALAMIR.

Où sommes-nous ?

BIRÈNE.

Rassurez-vous tous deux :
 Nous ne sommes pas loin du séjour de
 Zélie.

A L A M I R .

Pourrai-je la revoir ?

B I R E N E .

Mon cher fils , le génie

Règne dans ce pays affreux ;

Un mot perdrait vous et votre maîtresse .

Peut-être pourrons-nous l'arracher de ses mains ,

A force de soins et d'adresse ;

Mais du secret dépendent mes desseins :

Soyez docile , et laissez-vous conduire .

Je ne veux point ici vous dire

Que vos chagrins et vos malheurs

Ne sont venus que par votre imprudence :

Je pardonne à l'amour ; je connois sa puissance ,

Et je sais que votre âge est le tems des erreurs ,

Comme le mien celui de l'indulgence .

A Z U R I N E .

Vous voyez ce qu'un fils nous coûte de soupirs .

Toujours tremblantes, incertaines,
 Nous ignorons tous ses plaisirs,
 Et nous sentons toutes ses peines.

B I R E N E.

Ici, mon art feroit un inutile effort;
 Je ne peux réussir qu'en abusant Phanor,
 J'ai des droits à sa confiance;
 C'est moi qui lui montrai cet art si dan-
 gereux

De commander à la nature entière:
 Et le cruel, emploie au malheur de la
 terre

L'art que je lui donnai pour faire des
 heureux!

Cela seul me rendoit sa secrète ennemie.
 Je cherche à me venger à vous rendant
 Zélie;

Et je satisferai votre cœur et le mien,
 En trouvant à la fois la douceur infinie
 De punir un ingrat et de faire du bien.

A L A M I R.

Je vous devrai plus que la vie.

B I R E N E, *lui montrant la tour,*
 Regardez, et voyez la prison de Zélie.

148 LE B A I S E R ,

A L A M I R .

Que dites-vous ?

B I R È N E .

C'est là que le cruel Phanor...

A L A M I R , *courant vers la tour.*

Non, je ne puis contenir mon transport :

Je veux la voir , je veux du moins
l'entendre ,

Lui parler...

A Z U R I N E .

Mon cher fils , qu'osez-vous
entreprendre ?

B I R È N E .

Jeune imprudent , écoutez-moi :

Veux-tu perdre à la fois et Zélie et ta
mère ?

Veux-tu les voir mourir pour toi ?
Si de Phanor tu braves la colère ,
Tremble du moins pour ceux que tu
chéris ;

Seconde mieux les projets de Birène.
Pour te rendre l'objet dont ton cœur est
épris ,

Dans ces lieux ma science est vaine.
Sais-tu quel talisman s'oppose à mon effort ?

Tant que de cette tour je n'aurai point
l'entrée ,

Je ne peux rien contre Phanor ;
Mais ta Zélie est délivrée

Si je pénètre un moment dans la tour.

A L A M I R.

Ah ! ne l'espérez point ; éveillé par l'a-
mour ,

Phanor garde trop bien l'objet de sa
tendresse.

Moins il en est aimé, plus son œil vigilant
Sur son trésor doit être ouvert sans
cesse.

Un amant malheureux n'est jamais im-
prudent.

B I R E N E.

J'espère cependant confondre sa pru-
dence.

Jetel'ai dit, l'ingrata reçu mes bienfaits,
Et ne sait pas à quel point je le hais :

150 L E B A I S E R ,

Mes discours obtiendront bientôt sa
confiance.

Pour mieux confirmer son erreur,
Je parlerai de toi comme ton ennemie ;
En un mot , je dirai , pour délivrer Zélie,
Tout ce qu'à mon esprit pourra dicter
mon cœur.

Mais dans ces lieux Phanor peut nous
surprendre :

Retirez-vous , sans trop vous écarter ;
Et malgré les discours que vous pourrez
entendre ,

Rien ne doit vous inquiéter.

A Z U R I N E .

Je ne vous parle pas de la reconnoissance,
Que nous devons à vos soins généreux.

B I R E N E .

Vous ne m'en devez point ; je contente
mes vœux :

Le plaisir d'un bienfait en est la ré-
compense.



SCÈNE III.

BIRÈNE, *seule.*

AMOUR, toi qui formas un si tendre
lien,

Tu dois seconder mon adresse :

Je veux de deux époux couronner la
tendresse.

Amour, tu dois m'aider à te rendre ton
bien.

Voici Phanor.

SCÈNE IV.

PHANOR, BIRENE.

PHANOR.

EST-CE donc vous, Birène?

Mes yeux ne me trompent-ils pas?

BIRENE.

L'ardeur de vous servir conduit ici
mes pas.

Je n'ai point regret à ma peine,
 Si vous me revoyez avec quelque plaisir,
 Si vous daignez sur-tout vous souvenir
 Que j'instruisis votre jeunesse
 A commander aux élémens.
 Vous l'avez oublié, seigneur, depuis
 long-tems :

Un des malheurs de la vieillesse,
 C'est de voir les amis fuir avec les beaux
 ans.

P H A N O R .

Vous m'outragez. Ah ! gardez-vous
 de croire
 Que vos bienfaits et ce que je vous dois
 Sortent jamais de ma mémoire.

B I R E N E .

Je le désire, et je le crois :
 Mon amitié du moins ne s'est pas af-
 foiblie.

J'ai su que la belle Zélie
 Vous dédaignoit pour un autre vain-
 queur ;

Et je viens vous offrir, seigneur,

De réunir mon art avec votre science
 Pour amener cet insensible cœur
 A reconnoître enfin votre puissance.

PHANOR.

Il est vrai, j'aime; et l'objet de mes
 feux

A méprisé mes soupirs et mes vœux.

Mais j'en saurai tirer vengeance :

Zélie est prisonnière en cette horrible
 tour;

Elle ne reverra le jour

Qu'en réparant, par son obéissance,

L'outrage fait à mon amour.

BIRENE.

Pensez-vous que la violence

Soit un moyen de la fléchir?

Non, non, seigneur; en vous faisant
 haïr,

Vous prolongez sa résistance :

En vain vous la faites souffrir,

L'amour soutiendra son courage;

Elle chérira davantage

L'amant que l'on veut lui ravir.

Tous vos efforts tournent contre vous-même :

Vous avez beau défendre au jour
De pénétrer dans cette obscure tour ,
L'objet de son amour extrême
N'en est pas moins devant ses yeux.
Le cœur n'a pas besoin de la clarté des
cieux ,
Pour voir toujours celui qu'il aime.

P H A N O R .

Mais je suis sûr du moins qu'aux yeux
de son amant
Pour jamais j'ai su la soustraire.

B I R E N E .

Je le crois ; cependant l'amour est téméraire ,
Et vous devez trembler à chaque instant.

D U O .

B I R E N E .

Je suis vieille , et je suis femme ;
Croyez que le tems nous instruit.

COMÉDIE. 155

PHANOR.

Je suis jaloux; et l'ardeur qui m'en-
flamme,

Jointe à mon pouvoir, me suffit.

BIRENE.

De l'amour j'ai connu la flamme;
Je sais combien elle donne d'esprit.

PHANOR.

Vous savez que par ma puissance
Je règne sur les élémens;
L'enfer obéit en silence
A mes moindres commandemens.

BIRENE.

Je partage votre puissance,
Je règne sur les élémens;
L'enfer obéit en silence
A mes moindres commandemens.

PHANOR.

Tout est soumis à mon empire.

BIRENE.

Tout est soumis à notre empire.
Eh bien...

P H A N O R.

Eh bien ?

B I R E N E.

Deux enfans amoureux,
 Pour peu que l'amour les inspire,
 Sont plus habiles que nous deux.

P H A N O R.

Non, non, deux enfans amoureux
 Ne renversent point un empire.

B I R E N E.

Oui, oui, deux enfans amoureux
 Sont plus habiles que nous deux.

P H A N O R.

Je dois tout confier à votre zèle extrême.
 Apprenez un secret qui doit vous rassurer :

Nul mortel dans la tour ne peut jamais entrer,

S'il n'est introduit par moi-même.

B I R E N E.

Eh quoi ! vous seul pouvez ouvrir....

P H A N O R.

Moi seul. Je ne crains rien.

BIRENE.

BIRENE.

Et vous devez frémir,

PHANOR.

Comment ?

BIRENE.

En arrivant dans ces lieux, tout-à-
l'heure,

J'ai découvert un jeune homme bien fait,
Qui mesuroit, d'un coup-d'œil inquiet,
La hauteur de cette demeure.

PHANOR.

De cette tour ?

BIRENE.

Oui, seigneur, je l'ai vu ;

Il tenoit dans ses mains une flèche bril-
lante,

Et son arc à ses pieds étoit déjà tendu :
Sa marche paroissoit incertaine et trem-
blante ;

Il évitoit d'être apperçu,

Et des pleurs baignoient sa paupière.

Enfin, se croyant seul, il tire de son
sein

Un billet qu'il attache à sa flèche légère ;
Il couvre de baisers cette lettre si chère,

Puisil reprend son arc, et, d'une adroite
main,
Ily pose ce trait, sa dernière espérance ;
Lève les yeux, et vise au plus haut de
la tour,

Pour y lancer la lettre de l'amour.

La flèche alloit voler... j'ai paru : ma
présence

A fait fuir le timide amant ;
Et le malheureux, en fuyant,
A laissé tomber cette lettre.

P H A N O R.

Et vous l'avez ?

B I R E N E.

Je vais vous la remettre.

Lisez, seigneur.

(Elle lui donne une lettre.)

P H A N O R, lit.

» O ma chère Zélie !

» Sois fidèle à ton Alamir.

» J'ai trouvé des amis qui bravent le
génie :

» Je cours te venger ou mourir ».

B I R E N E.

Ce billet seul eût empêché Zélie

D'écouter jamais votre amour.

Pour ne rien hasarder, faites garder la
tour.

C'est sans doute Alamir, dont la main
ennemie

Portoit ici ce billet odieux ;

Il ne peut pas encore être loin de ces
lieux :

Courez, volez à sa poursuite ;

Devenez de ses jours l'arbitre souverain,

Et vous aurez alors un ôtage certain

Qui répond des projets que votre cœur
médite.

PHANOR.

Ciel ! les momens sont chers... J'em-
brasse votre avis :

Mais vous seule pouvez assurer ma ven-
geance ;

Tandis que je poursuis le rival qui m'of-
fense ;

Veillez dans cette tour contre mes en-
nemis.

Puis-je espérer de l'amitié fidèle

Qui nous unit, ce service important ?

160 LE B A I S E R ,

B I R E N E .

Ouvrez-la moi, seigneur, et comptez
sur mon zèle.

P H A N O R , *allant ouvrir la tour.*

Que ne vous dois-je pas !

B I R E N E .

Nous n'avons qu'un instant ;

(la porte s'ouvre.)

Hâtez-vous. Il suffit ; le reste est mon
ouvrage.

P H A N O R .

Je vais rassembler mes soldats ;

Je me mets à leur tête, et je cours sur
les pas

Du téméraire qui m'outrage.

B I R E N E .

Voilà le chemin qu'il a pris.

*(Elle lui montre le côté opposé à celui
où sont Alamir et Azurine.)*

S C È N E V .

BIRENE, AZURINE, ALAMIR.

B I R E N E .

A C C O U R E Z , Azurine, accourez, mon
cher fils ;

J'ai trompé le cruel génie.

A Z U R I N E.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi!...

B I R E N E.

Viens avec moi délivrer ta Zélie.

A L A M I R.

Eh! quel bonheur....

B I R E N E.

Tu sauras tout, suis-moi.

*(Ils entrent tous trois dans la tour ;
aussi-tôt l'on entend derrière la scène
les soldats de Phanor, qui paroissent
avec lui et remplissent le théâtre.)*

S C E N E V I.

P H A N O R , L E S S O L D A T S .

C H O E U R D E S S O L D A T S .

V E N G E A N C E ! vengeance !

Point de clémence ;

Que le traître expire à vos yeux.

P H A N O R .

Cherchez l'ennemi qui m'offense ,

Parcourez ces déserts affreux ,

SOLDATS.

Parcourons ces déserts affreux.

Tremble, tremble, malheureux ;

Tu n'échapperas pas à notre vigilance,

Vengeance ! vengeance !

Que le trépas expire à vos yeux.

*(Le tonnerre gronde, la foudre tombe
sur la tour qui s'écroule. Birene, au
milieu des éclairs, paroit debout
sur les ruines de la tour.)*

SCÈNE V.

PHANOR, BIRENE, SOLDATS.

BIRENE.

PHANOR, je t'ai vaincu dans ta propre science ;

Toi-même as remis dans mes mains

Le talisman de tes destins :

Je l'ai brisé, j'ai sauvé l'innocence.

PHANOR.

Tu me braves, perfide, après m'avoir
trahi :

Mais redoute encor ma colère ;

Je te voue à jamais une immortelle
guerre,

Tu trouveras en moi par-tout un ennemi.
C'est en vain que je perds mon pouvoir,
mon empire ;

Pour me venger de toi , ma rage doit
suffire :

Quel que soit le bonheur qui t'accom-
pagne ici ,

Tremble tant que Phanor respire.

(*Il sort avec toute sa suite.*)

B I R È N E.

Va, je redoute peu ta colère inutile ;
Je défends les époux dont tu fis le mal-
heur :

Je vais pour eux enchanter cet asyle,
Et les mettre à l'abri de ta vaine fureur.

(*Birène, d'un coup de baguette, change
ce désert horrible en un bocage déli-
cieux. Tous les arbres sont des pâl-
miers qui se tiennent par des guir-
landes de fleurs, et conduisent à
un kiosque charmant, sous lequel
Azarine, Alamir et Zélie sont sur*

*un trône superbe , entourés de toute
la cour d'Azurine. Dès qu'ils ap-
perçoivent Birène, ils courent à elle,
et la musique commence.)*

SCENE VIII.
AZURINE, BIRENE, ZÉLIE,
ALAMIR, suite d'Azurine.

FINALE.

(Tout le monde chante à Birène.

VOUS avez sauvé deux amans,
Leur cœur est votre récompense ;
Souffrez que leur reconnoissance
Éclatte dans ces doux momens.

BIRENE.

C'est moi qui vous dois, mes enfans ;
En couronnant votre constance,
Je crois retrouver mon printems :
Faire du bien dans ses vieux ans,
C'est prolonger son existence.

*(L'on danse, et les deux amans con-
duisent Birène vers le trône, où ils
la font asseoir ; la toile tombe.)*

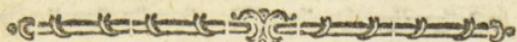
FIN.

BLANCHE
ET VERMEILLE,
COMÉDIE PASTORALE,
EN DEUX ACTES ET EN VERS,
MÉLÉE DE MUSIQUE;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi, le lundi 5 Mars 1781.*

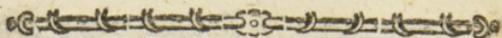


D
Que
Vot
Le
Hel
Ch
Le
Le
Il
Q
Et
Y
V
C
N
S
V
C
E



A MADAME TRIAL.

DAIGNEZ recevoir un hommage
Que je vous dois depuis long-tems :
Vous avez sauvé du naufrage
Le plus aimé de mes enfans.
Hélas ! nos brillans petits-mâtres
Chérissent peu les chalumeaux ,
Les bois, les prés, les clairs ruisseaux,
Les amours et les mœurs champêtres.
Ils cherchent le bruyant plaisir
Qu'il faut à leur ame inquiète :
Et je n'avois qu'une houlette.
Et des pipeaux à leur offrir.
Votre voix, si douce et si tendre,
M'a soutenu dans ce danger ;
Celui qui venoit pour juger
Ne vient plus que pour vous entendre.
Si mon ouvrage réussit,
Vous seule en avez le mérite :
C'est TRIAL que l'on applaudit,
Et l'heureuse BLANCHE en profite.



PERSONNAGES.

BLANCHE, bergère.

VERMEILLE, sa sœur.

UNE FÉE.

COLIN, amant de Blanche.

LUBIN, amant de Vermeille.

BERGERS ET BERGÈRES.

*La scène est, au premier acte, dans la
maison de Blanche; au second,
dans une forêt qui en est tout près.*

BLANCHE
ET VERMEILLE,
COMÉDIE PASTORALE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente l'intérieur d'une
maison rustique; Vermeille, assise,
file au rouet sur le devant de la
scène.*

SCÈNE PREMIÈRE,

AIR.

VERMEILLE, seule,

QUEL bonheur
Pour mon cœur
De toujours aimer,
De toujours charmer

170 BLANCHE ET VERMEILLE ,

L'objet qui m'engage ;

Dans un bon ménage ,

De passer mes jours

Avec les amours ,

La douce gaîté

Et la liberté !

(*Lubin arrive , et écoute Vermeille sans être aperçu d'elle.*)

SCÈNE II.

VERMEILLE , LUBIN.

VERMEILLE , *continue.*

PARIER sans cesse

De ma tendresse

A l'unique objet de mes vœux ,

Lire dans ses yeux

La commune ivresse

Qui nous rend heureux . . .

(*Lubin chante à demi-voix avec Vermeille.*)

VERMEILLE ET LUBIN.

Quel bonheur

Pour mon cœur

De toujours aimer,
 De toujours charmer
 L'objet qui m'engage ;
 Dans un bon ménage ,
 De passer mes jours
 Avec les amours ,
 La douce gâité,
 Et la liberté !

V E R M E I L L E .

Ah ! te voilà , Lubin ! je pense au ma-
 riage

Qui doit bientôt m'unir à toi.

L U B I N .

Tu dis toujours BIENTÔT , ma Vermeille ;
 j'enrage :

Ne m'as-tu pas donné ta foi ?

Orpheline à vingt ans ; maîtresse de toi-
 même ,

Pourquoi ne pas en profiter ?

Quand une fille a dit , OUI , J'AIME ,
 Un oui de plus ne doit pas lui coûter.

V E R M E I L L E .

Je suis de ton avis ; mais l'ordre de ma
 mère

172 BLANCHE ET VERMEILLE ,

Nous a prescrit de ne rien faire
Sans consulter la fée : il faut suivre ses
loix.

Tu sais que cette fée , aussi bonne que
sage ,

Prit soin de nous dès notre premier âge ;

Elle nous a redit cent fois :

» Mes filles , mon bonheur ne dépend
que du vôtre :

» J'accomplirai toujours votre moindre
souhait ;

» Et le prix de chaque bienfait

» Sera l'engagement d'en recevoir un
autre ”.

L U B I N .

Eh bien ! voici l'instant de demander
Lubin.

V E R M E I L L E .

Je compte aussi l'aller trouver demain.

L U B I N .

Pourquoi pas aujourd'hui ? Sais-tu bien ,
mon amie

Que nous perdons à réfléchir

C O M É D I E. 173

Au moins les trois quarts de la vie ?
On balance long-tems avant que de
choisir :

Souvent on choisit mal ; on se repent,
on change ;

On trouve enfin ce qu'il faut à son cœur.
On perd encor du tems ; et puis, quand
on s'arrange ,

A peine reste-t-il quelques jours de
bonheur.

V E R M E I L L E.

Je pense comme toi , mais sans être si
vive ;

Et je veux , avant tout , en parler à ma
sœur.

L U B I N.

Il faut bien que Blanche nous suive
Pour demander aussi mon bon ami Colin.

V E R M E I L L E.

Hélas ! je crains , mon cher Lubin ,
Que Blanche ne soit plus la même.

Depuis huit jours , sur-tout , je la vois
en secret

S'ajuster , se parer avec un soin extrême ;

174 BLANCHE ET VERMEILLE ,
Elle gronde Colin , ne le voit qu'à regret..

De changer auroit-elle envie ?

Non , sans doute , et mon cœur à tort
va s'alarmer.

Quand on est une fois convenu de
s'aimer ,

C'est un marché fait pour la vie.

L U B I N.

Blanche est un peu coquette ; et ce dé-
faut charmant

Fait que , sans aimer son amant ,

On le fait enrager : c'est un double
avantage.

Je conviens que Colin est un peu soup-
çonneux ;

Ils auront de la peine à faire bon ménage..

Mais adieu , la voici ; parle lui du voyage

Que nous devons faire tous deux.

Je vais m'y préparer , et je reviens te
prendre. (*Il sort.*)



SCÈNE III.

BLANCHE, VERMEILLE.

BLANCHE, *rappelant Lubin.*

LUBIN, Lubin... Il ne veut pas
m'entendre
Il me boude je crois.

VERMEILLE.

Cela se pourroit bien ;
Colin est son ami.

BLANCHE.

Ne vas-tu pas encore
Me parler de Colin, me dire qu'il m'adore ?
Tu ne peux me reprocher rien :
Je n'aurois changé de ma vie ,
Si j'avois pu guérir les soupçons de Colin ;
Mais tu le sais, ma sœur, l'extrême ja-
lousie ,
Qui plaît d'abord, nous offensent à
la fin,

176 *BLANCHE ET VERMEILLE,*

VERMEILLE.

Et tu veux devenir légère,
Pour prouver qu'on a tort de soupçon-
ner ta foi ?

BLANCHE.

Eh ! non, ma sœur.

VERMEILLE.

Blanche, sois plussincère :
Crains-tu de rougir avec moi ?
Je suis ta sœur, et ma tendresse
T'excusera toujours en donnant son avis.
De quoi serviroient les amis,
S'ils ne pardonnoient la foiblesse ?

BLANCHE.

Eh bien ! ma sœur, je vais te raconter
L'évènement heureux dont je t'ai fait
mystère ;

Je craignois tes conseils et ton humeur
austère :

Pardonne, et daigne m'écouter.

ROMANCE.

L'autre jour, au bord d'un ruisseau,
Je m'endormis sur l'herbe tendre ;

Mon chien veilloit à mon troupeau,
 Mon chien ne pouvoit me défendre,
 Bientôt aux accens les plus doux,
 Je m'éveille toute surprise ;
 Je vois un prince à mes genoux,
 Qui me dit d'une voix soumise :
 » Vous qui devez donner des loix
 » Dans les palais comme au village,
 » Êtes-vous la nymphe des bois,
 » A qui tout chasseur doit hommage ?
 » Parlez , daignez me rassurer ;
 » Si vous n'êtes qu'une bergère,
 » Sans cesser de vous adorer,
 » J'oserai prétendre à vous plaire.
 Ma sœur, c'étoit le souverain
 Qui règne sur cette contrée.
 Juge quel sera mon destin,
 Si de lui je suis adorée.

VERMEILLE.

En vérité, ma sœur, je ne peux rien
 comprendre
 A ce bonheur que tu sembles attendre.

BLANCHE.

Je te l'ai dit ; celui qui me parloit ainsi

178 **B L A N C H E E T V E R M E I L L E ,**

Est le prince qui règne ici.

Songe donc qu'il m'adore, et que je peux
prétendre

A partager son trône en acceptant sa
main.

V E R M E I L L E .

Toi ma sœur ?

B L A N C H E .

Seroit-il le premier souverain

Épris d'une simple bergère ?

Épouser ce qu'on aime, est-ce un effort
si grand ?

L'amour ne connoît point de rang :

Le plus beau titre c'est de plaire.

V E R M E I L L E .

Mais Colin...

B L A N C H E .

Je saurai le combler de bienfaits ;

Malgré tous ses défauts, malgré sa ja-
lousie ,

Je l'aime, et je ferai le bonheur de sa vie,

En le rendant riche à jamais.

VERMEILLE.

Tu t'abuses, ma sœur ; rien ne nous dé-
 dommage
 De la perte d'un cœur qu'on a cru pos-
 séder.

Pardon, si j'ose te gronder ;
 Mais tu devrois faire un voyage
 Chez cette fée aimable et sage,
 Qui prit soin de nous élever,
 Bien mieux qu'il ne convient à de simples
 bergères.

Tu sais depuis long-tems que nous lui
 sommes chères,
 Allons la voir.

BLANCHE.

Crois-tu qu'elle daigne approuver
 Que je quitte les champs pour aller à la
 ville ?...

Tu ne me réponds pas... Mais toi-même,
 à la fin,

Donne-moi ton avis.

VERMEILLE.

Il seroit inutile ;
 Je pense là-dessus comme feroit Colin.

180 BLANCHE ET VERMEILLÉ,

BLANCHE.

Le voici : je crains sa colère,
Laisse-moi l'éviter.

VERMEILLÉ.

Non, ma sœur, au contraire,
Il faut parler. Je vous laisse tous deux :
Blanche, quand on devient volage,
Il faut au moins conserver le courage
D'en avertir l'objet que l'on rend mal-
heureux.

SCÈNE IV.

BLANCHE, COLIN.

BLANCHE.

C'EST vous, Colin ! vous venez de
bonne heure.

COLIN.

Je serois arrivé déjà depuis long-tems,
Si les chemins de ma demeure
N'étoient embarrassés des chevaux et
des gens
Du prince qui vient à la chasse.

BLANCHE

BLANCHE, *vivement.*

Il y revient encore ?

COLIN.

Il y vient chaque jour.

Chaque forêt pourtant devoit avoir son
tour ;

Mais c'est toujours le nôtre. On ne voit
plus de place

Où le gazon puisse fleurir ;

Ils ont tout abîmé : le tumulte effroyable
Et des chiens et des cors qu'on entend
retentir,

Forcent les troupeaux de s'enfuir ;

C'est un tapage épouvantable.

En vérité, le prince est fort aimable,
Mais il fait bien du bruit quand il a du
plaisir.

BLANCHE.

De quel côté la chasse viendra-t-elle ?

COLIN.

Ne voulez-vous pas y courir ?

Vous n'en manquez pas une ; et vous sa-
vez, cruelle,

182 BLANCHE ET VERMEILLE ;
Combien vous me faites souffrir !
Vous oubliez...

BLANCHE.

Vous oubliez vous-même
Qu'hier encore à mes genoux
Vous m'avez fait serment de n'être plus
jaloux.

COLIN.

Oh ! je ne le suis plus : mais ma pru-
dence extrême
Voudroit que vous fussiez toujours seule
avec moi.
Si l'on vous voit, il faudra qu'on vous
aime,
Et vous trahirez votre foi,
J'en suis sûr...

BLANCHE.

Mais, Colin, vous mêlez un outrage
A des discours qui séduiroient mon
cœur.
Je vous le dis avec douceur :
Cet esprit inquiet, soupçonneux et sau-
vage,
Ne peut faire que mon malheur ;
Il faut y renoncer.

C O L I N.

J'entends trop ce langage.
Tout déplaît dans celui que l'on cesse
d'aimer ;

Mes défauts n'étoient rien quand je sus
vous charmer.

Souvenez-vous combien vous étiez dif-
férente ;

Mes plaisirs , mes chagrins , vous vouliez
tout savoir.

J'étois sûr , en allant vous voir ,
De trouver près de vous l'amitié con-
solante.

Vous aimiez tant à pénétrer
Dans ma plus secrète pensée !

Et si j'étois jaloux , loin d'en être
blessé ,

Le plaisir de me rassurer

L'emportoit sur la peur de vous voir
offensée.

Mais aujourd'hui vous voulez me
trahir :

Vous cherchez un prétexte , et votre
ame légère

184 **B L A N C H E E T V E R M E I L L E ,**
Ne veut exciter ma colère ,
Que pour avoir le droit de m'en punir.
Épargnez-vous une peine cruelle ;
Lorsque l'on peut être infidèle ,
On doit le dire sans rougir.

B L A N C H E .

Eh bien ! Colin, pourquoi tant de foiblesse ?

Oubliez un objet trop indigne de vous ;
En me délivrant d'un jaloux ,
En cherchant une autre maîtresse ,
Votre sort et le mien n'en seront que
plus doux.

C O L I N .

Je suivrai vos conseils ; et dès demain
peut-être. . . .

B L A N C H E .

Dès aujourd'hui vous en êtes le maître.

D U O .

C O L I N .

Adieu , perfide , pour jamais.

B L A N C H E .

Adieu, Colin ; bon voyage :

COLIN.

Adieu, perfide, adieu, volage :
Oui, je vous quitte sans regret.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

Oui, je m'en vais.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

C'est pour jamais.

(Il s'en va et revient.)

BLANCHE.

Que voulez-vous ?

COLIN.

Ce n'est pas moi

Qui romps une chaîne si belle.

BLANCHE.

Votre jalousie éternelle

Me force de trahir ma foi.

COLIN.

Amour, amour, ce n'est pas moi

Qui romps une chaîne si belle.

186 BLANCHE ET VERMEILLE ;

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

Oui , je m'en vais.

Adieu , perfide ; adieu , volage.

BLANCHE.

Adieu , Colin ; bon voyage.

COLIN.

Oui , je vous quitte pour jamais,

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

BLANCHE, seule.

IL va bientôt revenir sur ses pas

Chercher le pardon... qu'il mérite.

Il s'éloigne pourtant. S'il ne revenoit
pas...

Je saurois l'en punir... Il s'éloigne plus
vite...

Il suffit. Pour me voir , le prince est dans
ces lieux :

Dès aujourd'hui j'écouterai ses vœux.

Tu gémiras, Colin, de m'avoir offensée,
Il pourra m'en coûter ; je sens...

SCÈNE VI.

BLANCHE, VERMEILLE, LA FÉE ;
LUBIN, *derrière tout le monde.*

VERMEILLE.

Voici la fée :

Sa bonté nous prévient, ma sœur.

LA FÉE.

Oui, mes filles, j'ai su que votre jeune
cœur

Auroit à m'avouer quelque tendre foi-
blesse :

Je me suis mise en route ; et malgré ma
vieillesse :

Le désir de vous voir m'a rendu ma vi-
gueur.

VERMEILLE.

Asseyez-vous : voici le fauteuil de ma
mère ;

188 BLANCHE ET VERMEILLE ;
Nous croyons la revoir.

L A F É E.

Elle m'étoit bien chère,
Et je pleure encor son trépas.

(Elle s'assied.)

Venez donc m'embrasser , je vous
trouve embellies ;

Tant mieux , j'aime à vous voir jolies.
L'amitié fait jouir des biens que l'on n'a
pas.

Ne songez qu'à m'aimer ; moi , par ma
vigilance ,

Je saurai du malheur détourner les effets.
Nous aurons deux emplois : vous , la re-
connoissance ;

Et moi , le doux soin des bienfaits.

A I R.

Le seul plaisir de mon âge ,
C'est de rendre heureux mes enfans ;
Leur bonheur me dédommage
De la perte de mes beaux ans.
Le tems à mon cœur n'ôte rien ,
Je le sens à ma tendresse ;

Je crois retrouver ma jeunesse
Lorsque je peux faire du bien.

VERMEILLE.

Aimez-nous donc beaucoup pour plutôt
rajeunir.

LA FÉE.

Ah ! je n'ai pas cessé de vous chérir.

Lorsque j'élevai votre enfance ,

Je vous donnai des vertus , de l'esprit

Présent plus cher que l'opulence ,

Mais qui ne suffit pas ; car l'esprit , sans
prudence

Au-delà du vrai but trop souvent nous
conduit.

Enfin , voicil' instant d'assurer pour la vie

Et l'état et le sort que votre cœur envie :

Ne m'interrompez point , je vais vous
en parler...

Je bavarde un peu trop , je le sens bien
moi-même ;

Mais je suis vieille et je vous aime ,

Et voilà deux raisons pour beaucoup
babiller.

190 BLANCHE ET VERMEILLE,

BLANCHE.

Comptez sur le respect...

VERMEILLE.

Comptez sur la tendresse
Qui grave toujours là votre moindre
leçon.

LA FÉE.

(Elle voit Lubin)

Nous sommes en famille... Eh! quel est
ce garçon?

Dis-moi.

VERMEILLE.

Si vous savez tout ce qui m'intéresse,
Vous vous doutez sûrement qu'il sera
Bientôt de la famille.

LUBIN, *saluant la Fée.*

Et qu'il vous aimera,
Si vous le permettez, madame.

LA FÉE

J'y consens de toute mon ame.
Ecoutez-moi : mon art n'est pas bien
grand ;
Tu le vois, ma chère Vermeille,

Mon âge en est un sûr garant :
 Car, vous n'en doutez pas, quand une
 femme est vieille,
 Elle n'a pu faire autrement.
 J'aurai le pouvoir cependant
 D'accomplir le souhait le plus cher à vo-
 tre ame.

Voyez quel désir vous enflamme ;
 Demandez et soyez sûres de l'obtenir.
 Allons, c'est à vous de choisir ;
 Votre attente sera remplie :
 Mais prenez garde à ce souhait ;
 Les biens ou les maux de la vie
 Viennent presque toujours du premier
 choix qu'on fait.

LUBIN, *bas à Vermeille.*

Que vas-tu demander ? Mon cœur est
 dans la peine.

VERMEILLE.

Va, je ne suis pas incertaine.

QUATUOR.

VERMEILLE.

Le bonheur que Vermeille envie,
 C'est d'être épouse de Lubin,

192 BLANCHE ET VERMEILLE ;

D'avoir une maison jolie,
Un troupeau, des prés, un jardin.

VERMEILLE ET LUBIN.

Nous y passerons notre vie
A nous aimer, à vous bénir ;
Voilà le bonheur que j'envie,
Voilà notre unique désir.

L A F É E.

Ma fille, je suis attendrie ;
De bon cœur j'exauce tes vœux :
Dès ce soir vous serez heureux.

VERMEILLE ET LUBIN.

Dès ce soir nous serons heureux,
Et nous le serons pour la vie :
Dès ce soir nous serons heureux.

L A F É E.

Blanche, c'est à toi de m'instruire
De ce qu'il faut pour ton bonheur.

B L A N C H E.

Hélas je n'ose pas vous dire
Le désir qu'a formé mon cœur.

L A F É E.

Il faut pourtant bien m'en instruire.

BLANCHE.

BLANCHE.

Vous connoissez le souverain
Qui règne sur cette contrée.

LAFÉE.

Eh bien ?

BLANCHE.

J'en suis adorée ;
Je désire obtenir sa main.

LAFÉE.

Tu veux régner, pauvre insensée !

BLANCHE.

Remplissez le vœu de mon cœur.

LAFÉE.

Je lis trop bien dans ta pensée,
Et j'ai pitié de ton erreur.

BLANCHE.

Daignez m'accorder mon bonheur,
Si vous lisez dans ma pensée.

LAFÉE.

Prend ce jour pour bien réfléchir
Au vain objet de ton désir.
Si tu veux, ce soir, être reine,
Tu verras tes vœux accomplis.

194 BLANCHE ET VERMEILLE,

B L A N C H E.

Je conçois mon bonheur à peine;
Dès ce soir je serai reine.

L A F É E.

Si tu veux, tu seras reine.

V E R M E I L L E E T L U B I N.

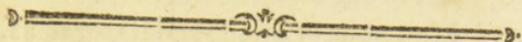
Dès ce soir nous serons unis.

L A F É E.

Dès ce soir vous serez unis.

(*Ils s'en vont.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*Le théâtre représente une forêt : l'on
a entendu pendant l'entr'acte le bruit
de la chasse du prince.*

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, seule.

AIR.

ENFIN je vais donc à la cour.
Des plaisirs la troupe charmante
Doit habiter ce beau séjour :
J'y serai l'objet chaque jour
De la fête la plus brillante.
Je vais régner; et mon ame contente
N'aura pas besoin de l'amour.
Eh quoi ! j'abandonne l'asyle
Où je passai mes premiers ans !
Je vais quitter ce bois tranquille
Où le plus soumis des amans

196 BLANCHE ET VERMEILLE ,
Grava sur l'écorce fragile
Mon nom et mes premiers sermens.
Hélas !... Mais je vais à la cour.
Des plaisirs la troupe charmante
Doit habiter ce beau séjour :
J'y serai l'objet chaque jour
De la fête la plus brillante.
Je vais régner ; et mon ame contente
N'aura pas besoin de l'amour.
Je n'ai point vu le prince ; et la chasse
est finie :
Il me cherche , sans doute.

SCÈNE I I.
BLANCHE , LA FÉE.

L A F É E .

EH bien ! ma chère amie ,
As-tu fait tes adieux ? Partons-nous pour
la cour !

B L A N C H E .

Quand vous voudrez : mais avant tout ,
ma mère ,

COMÉDIE. 197

Je crois qu'il seroit nécessaire
De connoître un peu ce séjour.

L A F É E.

Il est difficile peut-être
De le bien définir; il change à tout mo-
ment.

Presque toujours c'est un pays charmant;
Tout le monde est heureux ou cherche à
le paroître :

On se déteste un peu, mais c'est si po-
liment !

On s'embrasse sans se connoître,
On se détruit l'un l'autre doucement.
Parens, belles, amis, tous n'ont qu'un
sentiment,
C'est de se supplanter en secret près du
maître.

B L A N C H E.

Mais quand le prince enfin m'aura donné
sa foi

Par le plus brillant hyménée,
Quel sera ma destinée ?

Vous le savez.

198 BLANCHE ET VERMEILLE,

L A F É E.

Sans doute ; écoute moi :

A I R.

Une jeune et belle princesse
Ne fait rien qu'avec dignité ;
Le respect l'entoure sans cesse
Pour tenir bien loin la gaité.
L'étiquette doit la conduire ;
Car , sans elle , point de grandeur :
Si la princesse veut sourire ,
Il faut l'avis de la dame d'honneur.

B L A N C H E.

Mais cependant...

L A F É E.

Viens juger toi-même.

Partons.

B L A N C H E.

Quand je serai dans cette gêne extrême ,
Si par hasard j'allois me repentir
D'avoir quitté...

L A F É E.

Qui donc ?

COMÉDIE. 199

BLANCHE

Ma sœur et mon village...

LA FÉE.

Eh bien?

BLANCHE

Pourrois-je revenir?

LA FÉE.

Non, la grandeur est un noble esclavage

Dont on ne peut jamais sortir.

Mais partons, il est tems.... Qu'as-tu
donc?

BLANCHE

Je regrette

Un amant qui vouloit s'attacher à mon
sort;

Mon départ va causer sa mort.

LA FÉE.

Qui? Colin?

BLANCHE.

Oui, c'est lui.

M 4

200 BLANCHE ET VERMEILLE ,

L A F É E

N'en sois pas inquiète ?

Il est tout consolé.

B L A N C H E .

Qui vous l'a dit

L A F É E .

Colin.

Quand il a su que ce matin
Tu m'avois demandé de devenir prin-
cesse ,

Il est venu me supplier soudain
D'éteindre par mon art sa trop vive ten-
dresse.

B L A N C H E .

Et vous l'avez....

L A F É E .

Guéri.

B L A N C H E .

Ce n'étoit pas pressé.

L A F É E

Cela l'étoit beaucoup ; car tu conviens
toi même

Qu'il auroit pu mourir de sa douleur ex-
trême.

Heureusement le péril est passé :
Il va se marier à la jeune Lucette,
Qui depuis si long-tems a pour lui de
l'amour.

B L A N C H E.

Il va se marier ?

L A F É E.

Oui, dans ce même jour.
Si-tôt que je t'aurai conduite à cette cour,
Je reviendrai pour être de la fête.

B L A N C H E.

Je ne l'aurois pas cru. Quoi! dans si peu
d'instâns.

Colin s'est consolé!

L A F É E.

Pour l'oublier toi-même,
Il te fallut encore moins de tems.
D'ailleurs, c'est un effort suprême
De mon art, qui peut seul détruire tant
d'amour :
Sans moi, Colin t'aimoit jusqu'à son
dernier jour.

202 BLANCHE ET VERMEILLE ,
Mais , graces à mes soins , il épouse
Lucette.

Te voilà bien tranquille , et sur-tout
satisfaite ,
Partons , car il est tard.

B L A N C H E .

Je ne veux plus partir.
Vous seule avez causé mon infortune af-
freuse ;
C'est par vos seuls bienfaits que je suis
malheureuse :

Laissez-moi , laissez-moi mourir.

L A F É E .

Je n'ai jamais contrarié personne :
Tu me chasses , je pars ; tu me rappel-
leras ,

Je reviendrai , car je suis bonne :
Avant la fin du jour toi-même en con-
viendras.

(Elle sort.)



SCÈNE III.

BLANCHE, *seule.*

COLIN ne m'aime plus... Je sens que
je l'adore :

Mon malheur est au comble ; et je l'ai
mérité.

Dois-je quitter ces lieux ? dois-je cher-
cher encore

A regagner un cœur tant de fois rejeté ?

Faut-il m'exposer à l'outrage....

*(On entend dans le lointain une mu-
sique champêtre.)*

Mais quels accens... Je vois venir

La noce de masceur avec tout le village ;

Cachons-nous , à leurs yeux j'aurois
trop à rougir.

(Elle se cache parmi les arbres.)



SCENE IV.

LA FÉE, VERMEILLE, LUBIN,
BERGERS ET BERGÈRES.

(Ils entrent en chantant.)

LES BERGERS.

CÉLÉBRONS le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin.
Vermeille épouse Lubin ;
Ah ! qu'ils vont faire bon ménage !
Vermeille épouse Lubin ;
L'amour leur promet un bonheur sans fin.

LA FÉE.

Mes enfans, j'ai rempli vos vœux ;
De l'hymen la chaîne vous lie :
Aimez-vous, aimez votre amie,
Nous serons tous les trois heureux.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES.

Célébrons le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin.
Vermeille épouse Lubin ;
Ah ! qu'ils vont faire bon ménage.

VERMEILLE ET LUBIN, *à la fée.*

Nous pensions, dans un si beau jour,
 Qu'amour seul se feroit entendre ;
 Mais votre amitié vive et tendre
 Parle à notre cœur autant que l'amour.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES.

Célébrons le doux mariage
 Qui va rendre heureux leur destin.
 Vermeille épouse Lubin ;
 Ah ! qu'ils vont faire bon ménage !
 Vermeille épouse Lubin ;
 L'amour leur promet un bonheur sans fin.

L A F É E

Ma promesse n'est pas remplie ,
 Mes chers enfans : je viens de vous
 unir ,
 Mais je vous dois une ferme jolie ,
 Et la voici.

*(Elle frappe de sa baguette, et l'on voit
 paroître une colline sur laquelle est
 une ferme de l'aspect le plus riant.)*

Vous pouvez en jouir.

206 BLANCHE ET VERMEILLE,

Tout ce qu'il faut aux besoins de la
vie

S'y trouve rassemblé. Le jardin est ici :

Voyez plus loin dans la prairie

Ce troupeau de moutons ; il est à vous-
aussi .

Voilà des champs semés près de votre
retraite.

Votre félicité commence dès ce jour :

Ce n'est pas moi qui dois l'achever,
c'est l'amour ,

Et je n'en suis pas inquiète.

(Elle veut s'en aller.)

V E R M E I L L E .

Vous nous quittez ?

L A F É E , *à voix basse.*

Je vais chercher Colin.

Colin pleure toujours sa volage maî-
tresse ;

Vous prendrez soin de son destin ,
N'est-il pas vrai ? Son sort vous in-
téresse ;

Il restera chez vous , vous serez son ap-
pui ,

Et vous aurez soin devant lui
De ne pas parler de tendresse.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LUBIN, VERMEILLE,
LES BERGERS.

LUBIN.

MAIS comment faire? il nous verra.
VERMEILLE.

Ah! nous ferons tout ce qu'elle vou-
dra.

Mais, mon ami, quelle richesse ex-
trême!

Regarde: des brébis, une ferme, des
champs;

Et tout le village nous aime.

LUBIN.

Tout cela c'est ta dot.

VERMEILLE.

Écoutez, mes enfans:

208 **BLANCHE ET VERMEILLE**,
La bonnefée a dit que laferme est garnie
De tout ce qu'il nous faut pour bien pas-
ser la vie ;

Pourque tous nos vœux soient rem-
plis ,
Venez jouir de ses largesses :
On ne peut aimer les richesses
Que pour les partager avec ses bons
amis.

L U B I N.

Elle a toujours raison, suivons tous
son avis.

(Ils montent tous la colline en chantant.)

C H O E U R.

VERMEILLE ET LUBIN.

Venez , venez avec nous ,
L'amitié vous appelle.

L E S B E R G E R S.

Suivons , suivons deux époux
Qui seront notre modèle.

VERMEILLE ET LUBIN.

L'amitié vous appelle ,
Venez , venez avec nous.

LES BERGERS.

Le plaisir nous appelle,
Suivons un guide si doux.

VERMEILLE ET LUBIN.

Souvenez vous que chaque année.
Ce même jour nous verra réunis.

LES BERGERS.

Oui, Vermeille; et cette journée
Sera la fête du pays.

VERMEILLE ET LUBIN.

Venez, venez avec nous,
L'amitié vous appelle.

LES BERGERS.

Suivons, suivons deux époux
Qui seront notre modèle.

(Ils entrent dans la ferme. Blanche, cachée dans le bosquet, a vu monter la montagne à toute la noce de sa sœur. Elle revient sur le théâtre; la fée paroît dans le fond tenant Colin par la main: ils examinent et écoutent Blanche sans être aperçus d'elle.)

S C È N E V I.

BLANCHE, LA FÉE, COLIN.

BLANCHE, *qui se croit seule.*

JE ne peux habiter plus long-tems cet
asyle ;

Tout y semble aigrir ma douleur :
Leurs plaisirs vrais et leur bonheur
tranquille

Sont un reproche pour mon cœur.
Fuyons... Eh quoi ! l'heureux sort de
ma sœur

Rend-il ma peine plus affreuse ?
Hélas ! quand on est malheureuse,
Tout parle de notre malheur.

Que devenir ? quel chemin dois-je
suivre ?

Ah ! si la fée...

LA FÉE, *se montrant, Colin reste
derrière.*

Eh-bien me voilà ; que veux-tu ?

C O M É D I E. 211

B L A N C H E.

Secourez-moi , j'ai tout perdu :
Colin ne m'aime plus , je n'y pourrai
survivre.

L A F É E.

C'est toi qui l'a quitté.

B L A N C H E.

Je le sais trop , hélas !
Et je l'aimois pourtant plus que ma vie.
Prenez pitié de Blanche , elle est assez
punie ;
Et souffrez que du moins je m'attache à
vos pas :
J'aurai soin de votre vieillesse
Je n'aimerai que vous , mon respect ,
ma tendresse
Seront mes seuls plaisirs jusques à mon
trépas.

L A F É E.

Quand on a du chagrin , comme on a
le cœur tendre !
Allons , viens , donne-moi le bras.
(Elles se mettent en marche.)

212 BLANCHE ET VERMEILLE,

C O L I N.

Arrêtez , arrêtez.

B L A N C H E.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

(Elle se jette dans les bras de la fée.)

L A F É E.

Eh bien ! Blanche , qui te retient ?
C'est ici le chemin qui mène à ma demeure....

Quoi ! tu m'aidois à marcher tout-à-
l'heure ,

Et c'est mon bras qui te soutient !

C O L I N.

Vous , qui méprisâtes mes larmes ,
Et vos sermens et mon amour ,
Est-il bien vrai que dans ce jour
Vous vouliez finir mes alarmes ?

Un mot , un seul mot me suffit :
J'oublierai tout , tout , excepté vos
charmes ;

Ce mot , vous l'avez déjà dit ,
Répétez-le du moins.

B L A N C H E.

Le malheur qui m'accable

Fut mérité par moi, je saurai le souffrir.
Laissez-moi, laissez-moi vous fuir.

COLIN.

Si c'est vous qui fûtes coupable,
Pourquoi voulez-vous me punir ?

LAFÉE.

Écoute-moi, ma chère amie ;
Tu n'as pas fait ce vœu que je dois accomplir

Demande ce qui peut rendre heureuse ta
vie ;

Je te donne encore à choisir.

BLANCHE.

Je m'en garderai bien, j'aime mieux
ma souffrance

Que de voir Colin me chérir
Par l'effet de votre puissance.

COLIN, *d genoux.*

Colin n'aima jamais que toi,
Même pendant le tems où mon ame in-
quiète....

BLANCHE.

Vous n'épousez donc pas Lucette ?

COLIN, *surpris.*

Lucette, ô ciel !

214 BLANCHE ET VERMEILLE;

L A F É E.

Colin, pardonne-moi.

J'imaginai cette imposture
Pour la punir de son manque de foi.

B L A N C H E, à Colin.

Mon cœur m'en punissoit.

L A F É E.

Te voilà donc bien sûre

Que l'on fait toujours son malheur
En se laissant guider par la coquetterie.
Toi, tu vois qu'en amour l'extrême ja-
lousie,

Même lorsque l'on plaît, peut éloigner
un cœur.

F I N A L E.

L A F É E.

Mes chers enfans, je vais combler vos
vœux,

Je vais finir toutes vos peines ;

Je vous unis, soyez heureux.

B L A N C H E ET COLIN.

Pour jamais nous sommes heureux.

T O U S T R O I S.

De l'hymen les douces chaînes

Feront le bonheur de tous deux.

COMÉDIE. 215

BLANCHE.

Suis-je toujours comme autrefois,
De ton cœur la seule maîtresse ?

COLIN.

Colin t'a gardé sa tendresse ;

Il ne la donne pas deux fois.

BLANCHE ET COLIN.

Soyons époux , soyons heureux ,

Ce jour va finir nos peines ;

De l'hymen les douces chaînes

Rendent le bonheur à tous deux.

*(Pendant ce tems la fée monte à la
ferme ; elle frappe à la porte et ap-
pelle tout le monde.)*

SCÈNE VII.

BLANCHE, COLIN, VERMEILLE,
LUBIN, LA FÉE, TOUS LES
BERGERS.

LA FÉE.

VENEZ, venez recevoir votre sœur.

VERMEILLE.

Oui, c'est ma sœur ;

Ah quel bonheur !

T O U S.

Courons , courons recevoir votre sœur.
(*Ils descendent en courant la colline.*)

V E R M E I L L E.

Embrasse-moi , ma bonne amie.

B L A N C H E.

Suis-je de vous toujours chérie ?

V E R M E I L L E E T L U B I N.

Nous t'aimerons toute la vie.

Chantez , chantez le retour de ma sœur.

T O U S.

Chantons , chantons le retour de sa sœur.

L A F É E , à *Blanche.*

Que ton cœur jamais n'oublie

Que ce n'est pas la grandeur

Qui rend heureuse la vie ;

B L A N C H E.

Non , non ; j'abjure mon erreur ,

T O U S.

Non , non , ce n'est pas la grandeur

Qui rend heureuse la vie ;

C'est l'amour qui fait le bonheur.

(*On danse.*)

F I N.

&c.

ur.

pe.)

e.

?

N.

ur.

ur.

!

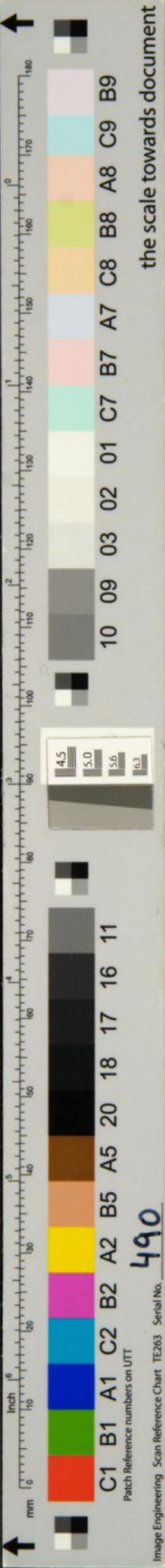
ur.

e.

2345

28/1/19

1.35



the scale towards document

490

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.

